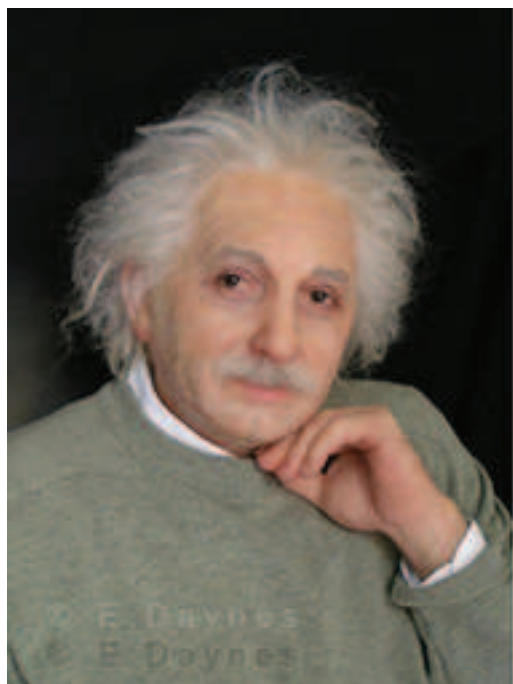




442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 126



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

CHANTILLY BEARS, GLACE, CHUCK TWINS CALIFORNIA & JOHNNY MAFIA (Sens rocks)

PHILIPPE & PIERRE (Radyonne)

PYHC

SEB le BISON (Bullit)

TOMA & MATT (Black Pills)

Philippe TERRAL (Scrotum)

DROP DEAD

Mr BEAT-MAN

Eric PELLE (Bad Chili and the Crabs)

Frank FREJNIK (Slow Death)

HUMMINGBIRD

GUTS GUTTERCAT

Joey SKIDMORE

THIERRY (General Strike)

VINCENT (Mass Prod)

MANU (Zone Onze)

ZERIC (Trauma Social)

R'n'C's

SABIEN & PATRICE (Erwtensoeop)

RIP :

Malcolm YOUNG

Paul PAVIOT

"Fast" Eddie CLARKE

Ursula LE GUIN

Lewis GILBERT

Stephen HAWKING

Philip KERR

F'MURR

D.J. FONTANA

Christophe SALENGRO (notre président)

Vendredi 6 juillet 2018 ; 13:33:18
Gong Gong time

REVEREND BEAT-MAN and the NEW WAVE : Blues trash (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

J'en vois déjà qui lèvent un sourcil interrogateur. Le Reverend Beat-Man aurait-il viré new wave, à en croire le nom de son nouveau groupe ? Que nenni non point mes gaillards. Le titre de l'album remet derechef les pendules à l'heure (d'été ou d'hiver, on s'en fout), "Blues trash" qu'il dit, et "Blues trash" qu'il fait toujours. C'est pas demain qu'on va le prendre la main dans le sac des rythmes synthétiques ou des voix criardes le lascar. D'autant que ce nouvel album, le premier en 10 ans pour le Reverend, a été enregistré dans des conditions pour le moins spartiates et selon des principes minimalistes à l'extrême. Beat-Man a réuni autour de lui un groupe informel, 3 musiciens bernois de ses amis (dont 1 membre des Dead Brothers, Resli Burri) et la chanteuse américano-mexicaine Nicole Izobel Garcia, qui ne pousse pourtant quasiment aucune vocalise ici (à part sur "But I love you", en un duo sépulcral avec le Reverend), puisqu'elle étale consciencieusement des nappes d'orgue embuées, quand elle ne s'assied pas derrière une batterie. Une fois le groupe réuni, le Reverend a enfermé tout ce petit monde en studio, sans que personne, à part lui, ne connaisse aucune des chansons à enregistrer. Une fois dans la place, le Reverend a interprété les chansons sur sa guitare acoustique, histoire que les autres mémorisent vite fait le morceau, avant que le groupe ne les enregistre, en 1 seule prise, 2 dans le pire des cas, jamais plus. Ce qui veut dire que, si les chansons étaient déjà dûment composées, les arrangements, eux, ont été improvisés en temps réel. On peut difficilement faire plus direct. Ceci étant, le Reverend ne s'est quand même pas embarqué dans cette aventure sans biscuit, ayant choisi ses acolytes avec soin, sachant pertinemment que tous étaient capables d'improviser, une évidence quand on sait que 2 d'entre eux viennent des scènes classique, avant-gardiste ou jazz. Alors "Blues trash", oui, certes, mais avec pas mal d'influences slaves (l'accordéon de Mario Batkovic) ou jazz (le saxophone électron libre de Matteo Brodin), sans parler de l'harmonium souffreteux de Resli Burri qui donne parfois un son de cathédrale à l'ensemble, fallait bien que le Reverend Beat-Man justifie son pseudonyme. Un album atypique pour un personnage atypique, le Reverend Beat-Man reste fidèle à son image de musicien iconoclaste, aventureux et un rien brindezingue, tout ce qu'on attend de lui. Aucun risque de le voir virer new wave dans un quelconque avenir, proche ou lointain. Lors d'une prochaine réincarnation, peut-être, et encore, même en scarabée ou en séquoia, je suis certain qu'il resterait trash et qu'il déglutirait son blues déglingué en quelques glaviots solides. Les gènes, on ne peut pas aller contre.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

BAD CHILI AND THE CRABS : Bad Chili And The Crabs (CD autoproduit)

Vous prenez quelques vieux briscards de la scène tourangelle (des ex à la pelle, Monotones, Cherokees, Motorbooty, Jones, Bee Dee Kay & the Roller Coaster, Kabukimen, je ne vous tartine pas l'intégrale, sinon je suis obligé de passer un partenariat avec les Pages Jaunes), vous enfermez cette demi-douzaine de sagouins dans un local quelconque, du moment qu'on puisse y répéter, ça fera l'affaire, vous approvisionnez régulièrement en packs de bière (format stage d'intégration, à moins, les lascars vous rigolent au nez), vous laissez mijoter/macérer autant que nécessaire pour qu'il en sorte quelque chose d'écoutable, tendance rock'n'roll néanmoins obligatoire, pas question de se retrouver avec un machin néo-jazz-électro-rive gauche-bobo empâté et blême sous peine d'infarctus en chaîne, vous récupérez le produit tout frais, vous mettez en boîte (ouais, d'accord, plutôt en rondelle dans le cas présent), vous répandez sur le monde tout ébaubi par tant de candeur et de fraîcheur, et, normalement, vous créez la révolution tout autour du globe. Qui pourrait humainement résister au rock'n'roll garage de Bad Chili And The Crabs sans renier ses amours adolescentes pour U2 ou Beyoncé ? Logiquement, personne ! Sauf à vivre sous des régimes dictatoriaux imposés par Allah, Youtube, MTV/NRJ ou Maître Gims, le truc que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi. Et pourtant, si vous le connaissiez mon pire ennemi, vous lui en souhaiteriez des saloperies. Mais même ça, je ne peux pas, c'est trop violent.

Il doit toujours y avoir un maigre espoir de rédemption quelque part. Même le plus bouché des totalitarismes doit bien présenter une faille, suffit juste de s'y engouffrer. En théorie, le moindre des 7 milliards de clampins qui peuplent cette foutue planète (je ne préjuge de rien d'éventuelles formes de vie extraterrestres, ça nous entraînerait beaucoup trop loin métaphysiquement parlant, et là, en plus, je suis un peu à plat après une semaine de crève carabinée, la chair est faible... surtout la mienne), le plus infime des 7 milliards de vermisseaux terriens donc, devrait, à plus ou moins long terme, tomber sur les sonorités toniques de Bad Chili And The Crabs, et y succomber, forcément. L'humain est psychiquement anémique, c'est bien connu, sinon, comment expliquer que, depuis des centaines de milliers d'années, il croit en des (même un seul d'ailleurs, pas besoin de 50 000 prophètes) dieux dont il n'a jamais vu le plus ténu des poils de cul. Alors, croire en Bad Chili And The Crabs, je ne vois pas en quoi ce serait plus idiot. Au moins, eux, ils vous filent la banane et vous font danser, ils ne vous piquent pas votre pognon à la quête le dimanche et ne vous demandent pas d'aller trucider votre voisin à coups de bombes artisanales ou de Kalashnikov réformée. Leurs armes à eux, ce sont des guitares, des pédales fuzz, des orgues ou des batteries, leurs versets à eux, ce sont des accords de rock'n'roll, de surf ("Kissing hard"), de garage ("They gonna get you down"), de punk'n'roll ("Shine"), leur crédo à eux, c'est de ne surtout pas se paumer à Vierzon (on se met à leur place, après Vierzon, le pire qu'ils puissent trouver comme lieu de perdition, ça doit être le Tartare, y a de quoi frémir).

BLACK CAT CROSSIN' : Too many things to light (CD autoproduit)

Quelques mesures d'une working song alcoolisée pour déclencher les hostilités, et Black Cat Crossin' embraye sur un blues plus électrique et plus urbain, comme si les alsaciens rentraient d'une virée dans les quartiers sud de Chicago et qu'ils avaient encore les oreilles pleines de ce blues citadin qui, aux lamentations embrumées du Delta, préfère le groove du béton et du bitume. Le fait que le groupe inclue un clavier dans ses rangs est éloquent, on est bien en ville, plus à la campagne, les préoccupations ne sont plus tout à fait les mêmes. Le blues n'est plus seulement un exutoire aux frustrations et au dégoût quotidiens, il doit aussi être divertissant, faire danser et remuer le fessier. Tel est le parti pris de Black Cat Crossin', d'autant que le clavier en question, outre le piano, se transforme souvent en orgue, dont les sonorités sont en prise directe avec les 60's et les 70's ("Jump for joy"), pas avec les 20's ou les 30's, et je ne parle pas de la wah wah de l'évident "May 1968". Un blues qui fricote parfois avec la soul, le rhythm'n'blues, voire le proto-funk ("Paper mache boy"). Pour les accros au delta-blues acoustique des origines, il est certain que le blues difforme de Black Cat Crossin' ne risque pas de les engager sur la voie de l'évolution. Il est vrai que, moi-même, je peux quelquefois me montrer circonspect face à ce blues trop métissé, trop mélangé, trop dilué, tant, chez certains, l'exercice a vite tendance à virer mauvaise variété rance, l'essentiel de la musique de merde actuelle n'est-elle pas noire à la base ? Je pense au rap ou au r'n'b (belle usurpation de titre soit dit en passant), de la daube en barre. Du coup, le fait que Black Cat Crossin' ne soient ni noirs ni américains leur fait prendre une certaine distanciation avec cette évolution "blanche" du blues, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, et rend leur musique plutôt agréable à l'oreille, alors qu'on avait tous les ingrédients de la recette casse-gueule à l'extrême. Ils parviennent même à se fendre d'une touche country-folk ("Nothing grows") pour encore mieux brouiller les pistes. Un premier album pour un groupe qui affiche 4 ans d'existence, ils n'ont même pas pris le temps d'un round d'observation, ils ont fait confiance à leurs tripes plutôt qu'à leurs cerveaux, les événements semblent leur donner raison.

VARSOVIE : Coups et blessures (CD, Sundust - www.sundust-records.com)

Varsovie fait partie de ces groupes dont on n'entend jamais parler, jusqu'à ce qu'un CD tombe dans la boîte aux lettres. Père Noël ou cigogne, peu importe qui l'a largué là, il est bien arrivé, c'est l'essentiel. Or donc, si je n'avais encore jamais eu vent de l'existence de Varsovie, le groupe n'en a pas moins une existence déjà (relativement) ancienne. Sur le livret de famille, on peut lire 2005 et Grenoble comme date et lieu de mariage. Et sur les pages enfants, on s'aperçoit que "Coups et blessures" est le troisième fruit des amours musicales d'Arnault Destal et Grégory Cathérina, ci-devant batteur et guitariste d'un groupe qui se présente comme un trio,

mais dont le poste de bassiste a connu bien des vicissitudes, avec une dizaine de (plus ou moins) titulaires (ou suppléants) au fil du temps. Musicalement, Varsovie revendique une filiation post-punk qui, si elle est présente en filigrane, essentiellement dans le côté hypnotique et répétitif des rythmiques, vire plutôt au rock musclé et intense. La guitare est croisée avec une tronçonneuse et la batterie a fait ses classes chez Héphaïstos, comme en témoigne le dense "Va dire à Sparte", par exemple. Ne cherchez chez Varsovie ni ciselure délicate ni chantournage alambiqué, le groupe préfère nettement l'implacabilité terrifiante d'une charge de blindés en rase campagne, le truc que rien n'arrête une fois mis en branle, sinon la limite temporelle d'un album digne de ce nom, ni trop court, ni trop long, juste calibré pour rassasier notre faim d'électricité, sans lourdeur d'estomac ni impression de petit creux. Il faut aussi insister sur les textes. Ordinairement, ce n'est pas ce qui m'importe le plus quand j'écoute un disque, mais, ici, force est de constater que Varsovie y attache une importance particulière. C'est bien écrit (on n'est pas chez Indochine), ça sonne impeccablement et ça se marie idéalement avec la musique. D'ailleurs, dans les 2 cas, textes et musique, on est du côté plutôt sombre et amer de la perception et de l'émotion. Rehaussé par le graphisme spectral d'un livret à la sobriété qui s'affiche en contrepoint de la profondeur de la musique. Bref, le genre de découverte propre à me réconcilier avec le genre homo rockerus, qui n'a pas toujours que des atouts à faire valoir.

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

LOFOFORA : Simple appareil (CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

Sur le papier, le projet paraissait sympathique, Lofofora dans le plus simple appareil, à poil, c'est-à-dire en acoustique, ça semblait une bonne idée. A l'écoute, on reste un peu sur sa faim. C'est pas que "Simple appareil" soit un mauvais album, c'est juste qu'il paraît plutôt anecdotique. C'est un peu le problème avec les groupes qui touchent de trop près au métal, une musique pour le moins trapue, doux euphémisme, quand ils décident de se débrancher, ils ont toujours tendance à composer comme ils en ont l'habitude, avec des chansons dont on sent bien qu'elles ne demandent qu'à décoller, sauf qu'elles ne parviennent pas à quitter le sol, vu que les guitares n'ont plus la puissance nécessaire pour s'arracher au plancher des vaches. Musicalement, Lofofora ne parvient pas à se défaire des gimmicks du métal et du hardcore, notamment quand la guitare part en arpèges, alors qu'en acoustique, le plus efficace est encore de rester en accords ouverts. C'est bien beau de vouloir montrer sa technique, mais ça ne marche vraiment qu'en électrique, en acoustique ça tourne vite à la démonstration un peu chiantie. On n'écrit pas une chanson acoustique comme un morceau électrique, or, à quelques exceptions près, Lofofora fait du Lofofora, jusque dans la façon de chanter de Reuno, qui, si elle est efficiente quand il s'agit de faire dans la pulvérisation de glyphosate sur fond de mélodies telluriques, tombe à plat autour d'un feu de camp. Déclamant plus souvent qu'il ne chante, avec son phrasé parfois à la limite d'un rap mélodique, cette façon de roucouler n'accroche pas vraiment dès que ça ne bourrine plus derrière. Le seul avantage, c'est que, ici, on peut vraiment apprécier les textes de Reuno, ce qui n'est pas toujours le cas en électrique, quand sa voix est noyée. C'est d'autant plus dommage que, parfois, Lofofora parvient à capturer cet esprit acoustique. Des titres comme "L'appétit", "Troubadour", "Les anges" (même si ce dernier est un peu trop lent et geignard à mon goût), "La dose" ou "Sven" (le meilleur titre du disque, le plus énergique, hommage à Sven Pohlhammer, défunt guitariste de Parabellum) évitent la démonstration technique et Reuno chante vraiment, preuve que le groupe a les capacités de pondre un vrai album acoustique, plutôt que ce disque en demi-teinte. On mettra ça sur le compte de la première fois. C'est sûr qu'un quart de siècle de pilonnage électrique, ça crée des automatismes, des réflexes conditionnés, dont il est difficile de se défaire. Je ne sais pas durant combien de temps ils ont planché sur cet album, mais peut-être aurait-il mieux valu remettre plus longtemps l'ouvrage sur le métier avant de se lancer dans l'aventure. Heureusement, ce disque n'est qu'une parenthèse pour Lofofora qui, au moment où le groupe le fait paraître, annonce déjà son prochain opus électrique. Un "Simple appareil" à écouter histoire de dire, puis à ranger dans sa discothèque pour, éventuellement, le ressortir de temps en temps, juste pour se souvenir qu'un jour Lofofora avait oublié de payer sa facture EDF.

FORMATS COURTS

2 HEADED DOG : The boy next door... (CDEP autoproduit)

Faut-il voir, dans le nom de ce groupe, un hommage à cet allumé de Roky Erickson ? Ou bien à cet autre perturbé du bulbe de Vladimir Demikhov, apprenti sorcier qui avait réussi, avec force transplantations, à créer un chien à 2 têtes ? Il n'y a guère que dans l'Union Soviétique post-stalinienne que ce genre de sordide abjection avait pu voir le jour. Anyway, si l'on en croit les photos qui illustrent leur deuxième EP, les 4 gonzes de 2 Headed Dog n'ont chacun qu'une seule tête, comme vous et moi, voilà qui rassure. Pour ce qui est de l'essentiel, à savoir la musique, 2 Headed Dog balance un punk-rock robotatif et prestement troussé. C'est joué à 200 à l'heure, c'est énergique en diable, sans perdre pour autant le sens de la mélodie, bref, ça frise le bon goût. 3 titres qui augmentent bien de la suite des événements, à savoir un premier album annoncé pour la fin de l'année. D'ici là, ils se seront peut-être laissés pousser une deuxième tête, allez savoir.

NOISS : Noiss (CDEP, Minimal Chords)

Beau temps pour le grunge, qui semble faire un retour en force sur les platines. Quelques groupes fraîchement formés ne se privent pas d'en faire leurs choux gras. Comme Noiss, jeune trio de Chambéry qui nous présente son premier EP. 4 titres qui font la part belle aux guitares abrasives et aux mélodies torturées, avec, parfois, cette fragilité branlante et nirvanesque dans le chant ("Neuroine"). On pourrait croire ce style daté, il n'en est rien. Réécoutez les originaux, ça n'a pas pris une ride, alors quand c'est fait par des mômes qui n'étaient même pas nés au tournant des années 80 et 90, c'est encore moins fripé, au pire trouvera-t-on des restes d'acné, rien de plus grave. Selon les titres, Noiss trouve le moyen de varier les plaisirs, passant de la crise d'adolescence ("Bliss") à la revendication

pure et dure ("Nouvel orient") sans barguigner. En prime, les gusses ont de l'humour, comme en témoignent 2 clips visibles sur Internet et dont je ne saurais trop vous conseiller le visionnage assidu. Pour l'ambiance fumerie d'opium, on ira voir ailleurs.

FUCKSHITUP ! : The great art of the northern underground lopsided laboratory (CDEP autoproduit)

Si Oscar Wilde avait vécu assez longtemps pour connaître FuckShitUp !, il les aurait probablement qualifiés de monstrueuses marionnettes, et les gusses auraient sûrement apprécié le compliment, eux qui, selon leurs propres dires, aiment à ne laisser personne indifférent. Il est vrai que leur peu subtil mélange de rock, de métal, de punk, de fusion ne risque pas de générer de la consensualité dans une scène qui aime, quoi qu'on en dise, catégoriser, tiroiriser, ranger, aligner, sans voir dépasser la moindre tête, ni même le moindre épi. Il est vrai aussi que tenir son nom de groupe d'un titre de Wingnut Dishwashers Union ou de Jon Spencer Blues Explosion, selon vos propres affinités, anarcho-folk-punk ou trash-blues-rock'n'roll, ça vous ouvre le champ des possibles, et, normalement, vous attire les regards, concupiscent, de travers, en coin, envieux, noirs, haineux, profonds (rayer les mentions qui ne correspondent pas à votre sensibilité). Après, vous n'êtes pas obligés d'insister non plus, vous pouvez laisser FuckShitUp ! vivre leurs vies d'aventuriers de l'arche bruitiste. Pour un groupe qui n'existe que depuis 2 ans, il a quand même de la tenue et de la cuisse, comme on dit en se regardant le nombril dans les milieux œnologues, ce qui ne l'empêche pas de se trimbaler des goûts peu habituels, oubliez la banane ou la noisette, préférez plutôt l'amanite phalloïde ou le pécaré boucané, certes moins glamour, mais faut savoir marquer les esprits.

LANE : Teaching not to pray (CDEP, Twenty Something)

Christophe SOURICE : La crise (CDS, Slow Death - www.slow-death.org)

Les Thugs n'existent plus depuis pas loin de 20 ans (si l'on excepte la reformation de 2008/2009), mais vous n'espérez quand même pas vous être débarrassé de la famille Sourice pour autant, non ? Car les 3 frères sont de retour avec ces 2 disques. De fratrie, il en est doublement question avec Lane, avec de sérieuses réminiscences noise-punk tendance pop thugsiennes pour lester le tout. Ici, on retrouve Eric et Jean-Yves, qui ont repris leurs postes respectifs, guitare et chant pour le premier, basse pour le second. Saga familiale étoffée avec un troisième Sourice, Félix, neveu et fiston des 2 "anciens", à la guitare. Damned, de quoi en reprendre pour au moins 20 ans. Et comme si ça ne suffisait pas, 2 autres frères complètent le quintet, des Belin ceux-là, issus de Daria. Camille à la batterie et Etienne à la guitare. Si vous savez compter, il y a 3 grattes dans ce groupe. Déjà qu'à 2 ça faisait un beau boucan, je vous laisse imaginer ce que ça donne avec ce tiercé, ça pousse aux miches. Pour résumer, disons que Lane reprend les choses là où les Thugs les avaient laissées, comme si l'histoire se répétait, mais de manière positive, ça change. Ni bêgalement ni enrouement dans cette itération musicale, que du délié, de la fluidité, de l'aisance. En même temps, si l'on additionne les années de service des 5 angevins, le total donne le tournis, pas étonnant qu'ils soient si faciles dans l'effort. Quant à Christophe Sourice, c'était le troisième frangin au sein des Thugs, dont il était le batteur et le compositeur principal. Et c'est en solo qu'il refait surface, plus de 15 ans après un premier effort solitaire, sous le nom de Droom Mix. Les 2 titres de ce single ont été enregistrés en 2015 avec l'aide du bassiste Jérémy Blaise, Christophe se réservant le reste, chant, guitare, batterie, claviers. 2 titres tendance power-pop-punk, "La crise" étant un mid-tempo lancinant, "Le mot de trop", un morceau plus rapide, plus frémissant, plus proche des Thugs. Des Thugs dont Christophe a conservé ce qui était sa véritable marque de fabrique à l'époque, ses harmonies chorales entêtantes. Un single propre et frais, loin de l'image crasseuse du punk. Ici, la production est léchée (producteur, une autre facette du drôle) et diantrement efficace.

Les PARTISANS : Street gones (CDEP, Rusty Knife/Casual Records)

Nope ! Ce n'est pas un nouvel EP des Partisans. Un indice pour ceux qui seraient un minimum au fait des activités du groupe lyonnais, le titre. Yep ! C'est bien d'une réédition de leur premier EP dont il s'agit ici. Une réédition version de luxe, puisque les 4 titres ont été remasterisés, que la pochette a été colorisée, et qu'elle paraît en 2 couleurs de vinyl. Pour les 2 dernières infos, je fais confiance au dossier de presse, n'ayant reçu, comme c'est malheureusement désormais la règle, qu'un banal fichier zippé. Ceci dit, pour un disque qui affiche 22 ans sur sa carte d'identité, il se tient plutôt bien, on jurerait qu'il a été mis en boîte la semaine dernière. On a là les bases de la recette musicale des Partisans, un street-punk cuivré et bien balancé, qui n'est pas sans rappeler ce que pouvait faire la Souris Déglinguée à ses débuts. Je sais, aujourd'hui, hélas, prononcer le

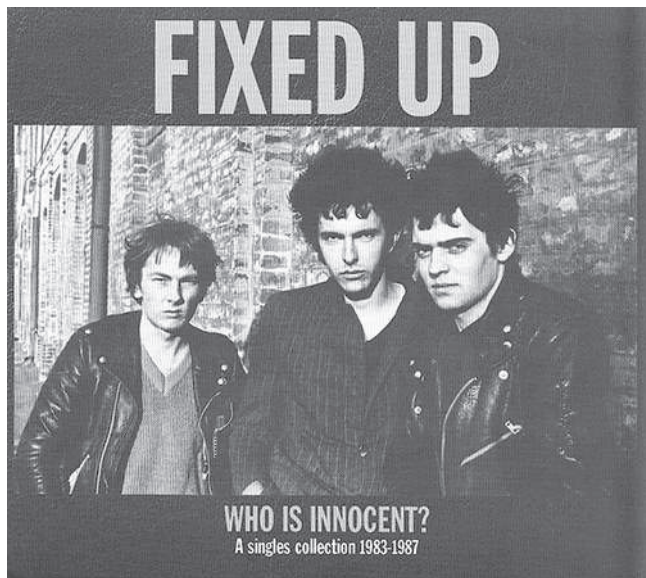
nom du groupe parisien est un gros mot, mais tout le monde n'a pas la chance de bien vieillir. Les Partisans, au moins, échappent à cette décrépitude intellectuelle, eux qui n'ont pas varié d'un iota ni dans leur discours, ni dans leur attitude. "Street gones" est un évident clin d'oeil à leurs origines géographiques, mais leur propos, lui, est universel ("Tous ensemble", "Réalité"). Une réédition bienvenue et bien vue.



FIXED UP : Who is innocent ? A singles collection 1983-1987 (CD, Nineteen Something - nineteensomething.fr)

Hasard du calendrier, François Lebas se retrouve doublement à la une de l'actualité ces derniers mois, avec le nouvel album d'Asphalt Tuaregs (voir chronique ailleurs dans ces pages), et avec cette compilation de singles de son premier groupe sérieux, Fixed Up. Que de chemin parcouru en 35 ans. Pour Fixed Up, l'histoire s'est étalée de 1981 à 1988, avec 2 albums essentiels et une demi-douzaine de singles non moins incontournables. Peu et beaucoup à la fois. Peu parce qu'on en aurait redemandé encore et encore tant le groupe nous faisait saliver à chaque nouvelle annonce vinylique, beaucoup parce que, compte tenu de l'époque et de l'indépendance revendiquée par le gang, sortir autant de skeuds sans le soutien logistique d'une maison de disque relevait quand même de l'exploit. Heureusement pour eux, Fixed Up a vite bénéficié du soutien indéfectible d'un des labels hexagonaux les plus infatigables et les moins hésitants de l'époque, Closer Records, des voisins, les 2 entités étant apparues au Havre. Ville rock'n'roll s'il en était, véritable porte ouverte sur l'Angleterre. Si, 600 ans plus tôt, Edouard III avait fait tomber Calais dans l'escarcelle de la dynastie Plantagenêt pour mieux venir faire joujou en terre française, en cette fin de 20ème siècle, c'est bien par le Havre que les tenants du pub-rock à l'anglaise vinrent propager leur bonne parole imbibée et houblonnée dans nos riantes campagnes encore trop inféodées à l'accordéon roi et à la variété toute puissante. Fixed Up servira brillamment de coin enfoncé dans une culture moribonde et statufiée, et saura nous faire aimer les accords classieux d'un rock'n'roll qui, en un triangle parfait, tournait ses sommets vers Detroit, Stockholm et Sydney (option Melbourne le cas échéant). En 2014, Closer, label ressuscité après de trop nombreuses années de silence, repressait, en CD, le premier album de Fixed Up. Aujourd'hui, c'est Nineteen Something, aux choix éditoriaux toujours aussi sûrs et imparables, qui nous gratifie de cette compilation regroupant l'intégralité des 6 45t de Fixed Up. De quoi nous titiller le prépuce. Curieusement, plutôt que de nous les proposer dans l'ordre de leur sortie, Nineteen Something a choisi de nous faire remonter le temps, depuis "Who is innocent ?", le dernier, en 1987, jusqu'à "Take a look at me", le premier, en 1983. Ce qui ne change rien à l'affaire. De toute façon, dans l'oeuvre de Fixed Up, il n'y rien, absolument rien, à jeter. On peut bien écouter ça dans l'ordre qu'on veut. Au contraire même, cette anti-chronologie a le mérite de nous rappeler que Fixed Up n'a jamais dérogé à sa règle de conduite, des mélodies imparables (de nombreux originaux, mais aussi une poignée de reprises séminales et choisies avec soin, Don Covay, the Creation, et l'irréfragable "Biff bang pow", devenu "Riff bang pow" une fois mouliné par les havrais, Mr Lucky and the Gamblers, putain, où sont-ils allés la dénicher celle-là ?), une production au cordeau, dès le début, une énergie mordante, le punk était aussi passé par là. Au total, une quinzaine de langues de feu crachées par un brelan de petits dragons marquant leur territoire. Un seizième titre vient clore les débats, l'évident "Fixed Up", que le groupe avait enregistré pour les besoins de la compilation "Eyes on you" en 1987. Un morceau qui n'est pourtant pas d'eux, mais des Outsiders, obscur groupe punk anglais emmené par Adrian Borland, futur chef de chantier de the Sound. Si quelques-uns de ces titres ont déjà eu l'honneur d'une sortie en CD, soit sur la compilation "No more", en 1993, sur Closer,

soit en bonus sur la réédition du premier album déjà mentionnée, c'est bien la première fois qu'on a l'intégrale de ces singles sur support digital, ce qui, personnellement, va salement égayer le lecteur mp3 de ma petite automobile. Sans compter le côté oeuvre de salut public de la chose, puisque vous vous doutez bien que tous ces formats courts ne sont plus trouvables depuis longtemps. Rien que pour ces 2 tueries que sont "Who is innocents ?" et "On your line", l'écoute de cette compilation devrait être obligatoire tous les matins, à l'ouverture des cours, de la maternelle à l'université, obligatoire aussi dans les supermarchés, les ascenseurs ou les plate-formes téléphoniques (ça changerait des "4 saisons" de ce bon vieux Vivaldi qui pourrait enfin jouir d'un repos bien mérité).



The DENYALS/GUN ADDICTION : The other band sucks (Split CD, Antitune Records - www.antitunerecords.fr)

Lille, capitale du rock décapant ? On serait tenté de le croire avec la sortie de ce disque, puisque les 2 groupes et le label investis dans ce projet sont originaires de la ville. On imagine donc que tout ce petit monde se connaît bien, et depuis longtemps. Les 2 groupes ont déjà une bonne décennie d'activité dans les paluches, avec chacun 2 albums autoproduits dans la musette. Une fois ces bases posées, reste plus qu'à envoyer le bois, ce qui n'est pas qu'une figure de style. En effet, les 2 groupes pratiquent un rock'n'roll à fort indice d'octane, assez "puriste" pour les Denyals, un chouia plus punk pour Gun Addiction (un nom de groupe qui devrait plaire à ce grotesque enfoiré de Trump, vu sa sympathie pour la NRA et son soutien aux armes à feu, jusque dans les écoles, mais c'est une autre mayonnaise). Les Denyals sont une formule en power-trio, Gun Addiction en quatuor avec chanteur séparé (comme le jaune avec le blanc d'oeuf). Chez les Denyals, il y a un petit côté anglais qui sied bien à la composition ramassée du groupe, les britons ayant toujours développé une certaine prédilection pour la formation en tripode, ou en triangle, ou en delta, ou en vol de grue, appelez ça comme vous voulez. Les morceaux sont d'une maturité pleine d'assurance et de solidité. Chez Gun Addiction, les riffs sont plus grassouillets, les rythmiques plus véloces, la voix plus vicelarde. Par moment, on replonge carrément en 77 ("Warming pray" affiche un net penchant vers les Sex Pistols avec ses chœurs de fermeture de pub), voire vers Black Sabbath ("Tombstone" et ses accords de bombardier en piqué). Chez les 2 groupes, on sait faire monter la sauce et épicer le ragoût, on est loin de l'ambiance lugubre des poppeux endimanchés aussi charismatiques qu'un navet promis au pot-au-feu. Cette brochette de rockers mal embouchés a été élevée à l'orge et au houblon, ça se sent dès qu'ils ouvrent la bouche, même sur disque, c'est dire si c'est inscrit dans leur ADN.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

HUMMINGBIRD : Hummingbird (CD, Beast Records)

Le blues, c'est comme tout, il faut savoir s'en servir comme tremplin pour s'élaner vers des horizons plus insolites, sans s'encreûter dans des traditions qui, aussi nécessaires qu'elles soient, se doivent d'évoluer sous peine de stagner (ce qui, même pour une musique née des marécages, n'est pas forcément l'idéal), voire, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes, de régresser. Il est évident que, en 2018, on ne joue plus le blues comme en 1918. Il y a 100 ans, le blues, on le créait, aujourd'hui, on ne fait que le REcréer, et ce "RE" fait toute la différence. Le duo breton Hummingbird l'a bien compris qui fait du blues comme il fait aussi autre chose, du rock, du punk, de la wave. Le blues de Hummingbird présente cette affreuse soif de découverte qui tarade tout aventurier qui se respecte, qu'il soit géographique, sociologique, musical. Car, oui, la musique peut encore être une aventure pour qui ne se soucie aucunement de suivre les ornières trop fréquentées d'un sentier trop bien balisé. Avec un minimum de moyens, une guitare, un orgue discret, une batterie réduite à sa plus simple expression (dont le titulaire joue même debout, c'est dire si l'on est à des années-lumière de l'esbroufe des batteurs de hard-rock), Hummingbird se rabat sur les fondamentaux, les chansons, entêtantes, hypnotiques, conquérantes, aux mélodies épurées et dépouillées, mais à l'exécution savamment dosée. Tout juste s'autorise-t-on à faire appel à une poignée d'amis, le guitariste Richie Buzz (Kevin K), qui fait aussi office d'ingénieur du son, l'harmoniciste Seb M., l'organiste Baptiste Homo, la chanteuse Sophie Thilbaud, pour surligner de leurs judicieuses interventions 3 des 8 titres de cet album. Ce qui n'enlève rien au côté artisanal de ce troisième album de Hummingbird. Il y a là-dedans un petit côté Arno ("Ryllet"), une ambiance à la Chrome qui aurait décidé de sortir moins de guitares ("Nothing come"), ou même des sonorités à la U2, si les burnes irlandaises avaient vraiment eu dans l'idée, un jour, de faire du rock'n'roll, du vrai, et pas leur lavasse variétoche ("Miracle"). Comme quoi, il y a toujours une petite lueur d'espoir qui parvient à vivoter dans les ténèbres les plus sombres et les plus impénétrables. C'est vrai, la musique de Hummingbird n'est pas ce qui se fait de plus rigolo en ce bas monde, mais ça n'est pas non plus ce qu'on leur demande. Pour la gaudriole, vous avez Patrick Sébastien, (mais comment peut-on humainement supporter ça plus de 3 secondes ?). Hummingbird préfèrent exorciser leurs (nos ?) démons intérieurs en les invoquant sur fond d'accords pernicieux et d'incantations corrosives. Hummingbird, c'est le blues des carrefours, là où votre âme est le plus en danger, là aussi où vous avez le plus de chance de passer le meilleur deal qui soit, peu importe avec qui.

Tio MANUEL : Dos tios (CD, Closer Records - www.closerrecords.com)

Enfin, Tio Manuel aura sorti plus de disques en solitaire qu'en tant que guitariste de Wunderbach, qui, à la base, était son activité principale. Mais les groupes, ça va ça vient, l'artiste solo, lui, ne connaît pas ces vicissitudes existentielles. Tio Manuel fait paraître son sixième album, et rompt une nouvelle fois une monotonie qu'il n'a jamais fait sien, qu'il ne revendique surtout pas, qu'il n'entrevoit même pas être sa façon de faire de la musique. A chaque nouvel album, Tio Manuel revisite sa propre symbolique poétique. Comme son titre l'indique, "Dos tios" a été enregistré en duo, 2 mecs enfermés en studio et dialoguant par guitares interposées. Tio Manuel et Gilles Fégeant, spécialiste de la guitare dobro, qui, il y a quelques années, avait travaillé identiquement avec Fred Alpi pour une paire d'albums. La dobro de Gilles Fégeant donne une couleur passablement bluesy à ce nouvel album de Tio Manuel. Un blues hispanisant, mais blues quand même, les ramasseurs de coton du Mississippi et les cowboys texans échangeant leurs loques avec les péons mexicains et les révolutionnaires latino américains. La plupart des 11 chansons de "Dos tios" se déclinent d'ailleurs dans la langue de Cervantès, Tio Manuel ayant lui-même de profondes racines espagnoles. Dès lors, son blues prend d'ensoleillés accents latino, les accords ouverts laissant souvent place aux arpèges en espagnolade, ce qui ne rend pas moins déchirantes et expressives ces canciones qui racontent des histoires de gitanes, de gamins des rues (on pense à "Los olvidados" de Bunuel), de révolutionnaires (la révolution, forcément, quand on parle d'Amérique Latine et qu'on vient du punk). Le punk, Tio Manuel ne l'a pas tout à fait oublié sur ce disque, même s'il y revient par la bande et par des voies sacrément détournées, en reprenant "Thirteen", morceau écrit par Glen Danzig... mais ni pour les Misfits ni pour lui-même, pour Johnny Cash, sur son premier album pour le label American Recordings de Rick Rubin, l'homme en noir inaugurant ainsi ses dernières années de carrière, les plus sépulcrales, Cash se sachant déjà malade et condamné à plus ou moins brève échéance. Il y a donc comme une évidence acoustique

pour Tio Manuel à reprendre ce titre. Comme il est tout aussi évident pour lui de payer tribut à Robert Johnson via sa reprise de "Stones in my passway". Après tout, quitte à décliner le blues, il fallait quand même bien aller fouiller dans la discographie de l'un ou l'autre des grands pionniers. Le blues s'est toujours nourri du passé, même dans ses versions les plus modernes, Tio Manuel ne pouvait pas faire l'impasse sur cette tradition. "Spanish blues" est le titre d'une des chansons de cet album, voilà qui en résume bien la philosophie.

GUTTERCATS : Follow your instinct (CD, Pop The Balloon - www.poptheballoon-records.fr)

10 ans d'existence, et un quatrième album dans la musette pour le groupe parisien Guttercats, honorable moyenne. Mais, au-delà de la sécheresse de ces modestes statistiques, on relève surtout le côté attachant du groupe et de sa musique. Allez chercher du côté de Nikki Sudden, de son alter-ego Dave Kusworth, de leur groupe commun, les Jacobites, de Kevin Junior, des espagnols de Los Tupper, des efforts solo de Chris Bailey, du Gun Club, pour trouver une certaine filiation. Guttercats, c'est la tendance précieuse de la pop anglaise, avec l'inamovible rythmique de la guitare acoustique, c'est le penchant rock de l'Amérique profonde, avec le glissando du bottleneck sur la guitare électrique, c'est la classe chagrine d'un rock'n'roll mélancolique européen, avec des mid-tempi saturniens, agrémentés de claviers, de saxophone, ou même d'alto. Le rock'n'roll de Guttercats est à la fois léger et aérien ou ténébreux et béant, combinant parfois tous ces sentiments dans le même morceau. Sur ce disque, le groupe présente encore une nouvelle formation, une "constante" à chaque album. Autour des 2 pivots, Guts Guttercat et Lick Lickens (ici à la basse alors que, jusqu'à présent, il tenait la guitare solo), on trouve 2 nouveaux arrivants, le guitariste Terry Brisack, en parallèle à sa propre carrière (mais sa participation fut très éphémère, se limitant quasiment à l'enregistrement de ce disque, puisqu'il n'était déjà plus là à la sortie de l'album), et le batteur Adrien Calvez, également capable de s'asseoir derrière un piano ou un orgue. Auxquels on ajoute une petite dizaine d'invités pour enrichir la palette sonore. Y compris au niveau de l'écriture puisque si, comme d'habitude, la quasi totalité des morceaux sont composés par Guts Guttercats, il en est un, "Sweet little sister", sur lequel il partage les crédits avec une vieille connaissance, le marseillais Little Jim (Wild Child, Desperados, Cherokees), qu'il est toujours agréable de voir revenir aux affaires. Suite logique de ses 3 prédécesseurs, "Follow your instinct" ne déroutera pas les aficionados de Guttercats, ils se retrouveront en terrain familier, avec les mêmes amis de longue date, autour d'une même pinte de bière ou d'un même verre de vin. A noter que l'édition CD propose un titre bonus, la version acoustique de "Follow your instinct", dont la version électrique donne son titre à l'album. Pas incongrue dans le contexte, puisqu'il arrive parfois à Guttercats de se produire en duo débranché, avec seulement Guts Guttercats et Lick Lickens sur leurs tabourets de bar.

The RED-HEADED LEAGUE : Fistful of dharma (CD, Strictly Wicked Records)

Honnêtement, un groupe qui tire son nom d'une nouvelle de Sir Arthur Conan Doyle, une aventure de Sherlock Holmes ("La ligue des rouquins" en français), ne peut pas être foncièrement mauvais, vous êtes d'accord avec moi ? C'est le cas de ce groupe de Kansas City, qui revendique un héritage garage-punk-psyché. Effectivement, il y a un peu de tout ça dans la musique du quintet, qui sort son premier album, après 2 EP en 2015 et 2016. Première constatation, le groupe a connu un léger changement de personnel. Primo, exit la choriste et percussionniste Jenna Sais-Quoi, pas remplacée. Secundo, exit aussi le Professor, le guitariste soliste, à qui succède une vieille connaissance (et ami personnel de votre serviteur depuis près de 30 ans), Joey Skidmore. Ce qui est assez logique, puisque le gaillard, musicalement parlant, navigue dans les mêmes eaux musicales pour son propre compte. Il n'est donc pas dépaysé par les mélodies argileuses de Red-Headed League. Passé le premier morceau, "A little bit more than alot", nouvelle version d'un titres qu'on trouvait déjà sur le dernier EP, Red-Headed League trouve sa vitesse de croisière avec le très garageux "Thug", et sa fuzz en roue libre, "Love me three times", au groove déraciné de chez Chuck Berry (un pays, puisqu'il était originaire de Saint Louis, à l'autre bout de l'état du Missouri), l'expérimental et fascinant "Rotation 7", l'indianisant "Big boss Buddha (with manifesto)", plus psyché tu meurs, avant de te réincarner, l'instrumental "Sidewinder", "Shakes", le morceau le plus skidmorien du lot, m'étonnerait pas qu'il le reprenne à son compte un jour. Pour mieux ancrer leurs influences psyché 60's, Red-Headed League exhument aussi une pépite bien enfouie, le lancinant "Hurtin'

for your love", un titre de 1967 de Balloon Farm, coterie psyché-punk originaire du New Jersey et dont la notoriété n'a guère survécu à cet unique succès, qui est quand même entré dans le Top 40 à l'époque. Compte tenu de l'origine géographique du groupe, de ses influences temporelles, et du traitement fondamental réservé à ces 11 morceaux, il est évident qu'on est là en plein rock'n'roll pur americana, qui ne peut naître qu'au coeur du pays, là où rien ne vient distraire le regard, perdu qu'il est sur une ligne d'horizon mal définie au-delà des grandes plaines. Roots'n'roll pourrait-on dire, sans craindre de se fourvoyer. Le genre de truc sans mauvaise surprise.

The WEALTHY HOBOS : Piece of chic. (CD autoproduit - www.thewealthyhobos.com)

De mémoire, je crois qu'il existe un festival qui s'appelle "Blues sur Seine". Jamais mis les pieds là-bas, mais, si, comme moi, vous n'êtes guère friand de ces grands raouts musicaux étranges et surpeuplés et préférez l'ambiance, plus vraiment enfumée mais encore houblonnée, des bars et des petites salles, vous pouvez vous faire votre blues sur Seine avec un seul groupe, les Wealthy Hobos, des parisiens bon teint, même si, en voyant leurs photos, vous auriez pu vous y tromper et parier que ces vagabonds descendent directement d'un train de marchandise de la Atchison, Topeka and Santa Fe Railway. Avec leurs gueules de clochards célestes, ils auraient pu être les héros d'un bouquin de Steinbeck ou de Kerouac. Au lieu de ça, faudra se contenter de freaks des bas-fonds à la Eugène Sue, mais biberonnés au blues urbain des grandes villes mythiques du nord, du sud et de l'ouest américain. Avec les Wealthy Hobos, vous taillez la route de Chicago à Dallas, de San Francisco à Clarksdale, et vos potes de virée s'appellent Muddy Waters, John Lee Hooker ou ZZ Top. Après 2 singles et 1 album, les Wealthy Hobos nous torgnolent un mini album 5 titres qui vous mordille le lobe de l'oreille à vous en filer des frissons. 5 titres accrocheurs (le dynamique "Mrs Jackson" et ses choeurs féminins sensuels et coquins), groovy ("Ghetto blaster" et son sax espiègle), cradingues ("Smoke'em all down" et ses guitares nicotinées). Les Wealthy Hobos, des traîne-savates, d'accord, mais d'une richesse musicale qui frise l'indécence.

The GOON MAT and LORD BERNARDO : Take off your clothes (CD, Voodoo Rhythm Records)

Me dessaper, moi je veux bien, m'enfin, on se connaît à peine. Je ne suis pas un garçon facile tout de même. Et puis, vous les premiers, après tout. Or, d'après les photos qui traînent dans le livret de l'album, vous me semblez dûment vêtus, alors quoi... The Goon Mat (guitare et batterie) & Lord Bernardo (harmonica) forment un duo atypique. De plus, ayant traîné pendant 15 ans en trio avec le bassiste Stinky Lou, nous voilà tout ébaubis de constater que "Take off your clothes" n'est rien d'autre que le premier album du duo. Dingue ! Ceci étant, nos 2 liégeois (café ou chocolat, choisissez votre parfum) font ce qu'ils savent faire de mieux, un blues-trash alcoolisé, salace et incendiaire. Ils s'expliquent même sur leur démarche dans l'évident "Conception of the blues", ainsi, vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas, les gonzes n'acceptant aucune réclamation en cas de dommages auditifs collatéraux. Vous ne viendrez pas vous plaindre de ce qu'ils ne fassent pas dans la pop terne ou la variété rance. Tout juste se fendent-ils d'un "Tried" langoureux pour donner le change. Encore que langoureux soit un doux euphémisme. La langueur en question ressemble plus au tour de chauffe d'une pornstar qui prend son temps, qui fait monter la sauce tranquillement, sans brusquer les choses, qui garde suffisamment d'énergie avant d'accélérer progressivement le mouvement et de finir sa petite affaire dans une apothéose de stupre et de luxure. Ce qui est un peu le lot de tout le reste de l'album. The Goon Mat & Lord Bernardo, c'est l'esprit du blues sudiste, celui des coupe-gorges et des juke-joints, et la lettre du blues nordiste, celui des taudis et des bars malfamés, un blues qui fait le grand écart entre Clarksdale et Chicago, avec détour obligé par New Orleans et les bayous de Louisiane ("Voodoo got me"), le tout sans quitter les rives de la Meuse. Trop fort !



MAUDIT TANGUE # 4 (2CD, Mass Productions/Ravine Des Roques)

Petit à petit, la série de compilations "Maudit Tangué" trace son sillon et s'installe dans le paysage punk français, fût-ce aux antipodes puisque, pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents, l'initiative nous vient de la Réunion. D'ailleurs, les 2 premiers volumes n'étaient consacrés qu'à des groupes réunionnais. Depuis le troisième, le champ de manoeuvre se répand sur d'autres rivages, ceux d'autres pays bordés par l'Océan Indien : l'île Maurice, Madagascar, l'Afrique du Sud, l'Inde et l'Australie Occidentale. Avec ce nouvel opus, pour la première fois décliné en double CD, on peut entendre beaucoup plus de groupes qu'avant. Pas tellement du côté de la Réunion, une bonne dizaine, à peu près comme avant, de Maurice ou de Madagascar, un ou deux seulement, mais surtout du côté des 3 autres pays, 10 pour l'Afrique du Sud, 3 pour l'Inde et 7 pour l'Australie, ce qui éclaircit singulièrement l'horizon, déjà peu souvent bouché sur l'océan. Globalement, c'est bien de punk dont il s'agit, même si on y trouve de nombreuses composantes, jusqu'aux incartades vers le ska ou la soul, une diversité musicale qui complète impeccablement la diversité géographique. Chez les réunionnais, on retrouve majoritairement des habitués de l'aventure, Tukatukas, Kilkil, Riske Zero, Orlando's, Pluto Crevé, Mothra Slapping Orchestra, Rocksteady Sporting Club, Golgot VR. Pareil pour l'île Maurice, dont le seul représentant, Divoltère, figurait déjà sur le volume 3. Pour l'Afrique du Sud, on fait à peu près moitié-moitié, puisque Make-Overs, Cortina Whiplash, les Slashdogs et Black Math nous avaient déjà titillé l'oreille sur le tome précédent. Pour l'Inde, on retrouve les Vinyl Records, et pour l'Australie, Rag n' Bone. Il n'y a qu'à Madagascar où c'est de l'inédit, puisque les 2 groupes invités, Jonjorombona (je vais m'amuser à présenter ça en radio) et UXT (le maillon faible du lot, beaucoup trop rap à mon goût), remplacent les excellents Dizzy Brains. Du renouvellement aussi pour l'Afrique du Sud, avec 6 nouveaux venus, l'Inde, 2, et l'Australie, 6 aussi. Dans l'ensemble, le punk décliné par les 34 groupes est plutôt positif. On est loin de la rage froide du punk profondément militant et revendicatif ou du hardcore brutal et violent. Sont-ce les latitudes tropicales qui rendent les punks du pourtour de l'Océan Indien un tantinet plus grisants ? Peut-être, même s'il ne faut pas me faire dire ce que je n'ai pas dit. On n'est pas non plus dans le punk rigolard ou "festif" (quel vilain mot quand il est associé au terme punk), tagada tsoin tsoin et plumes dans le fondement. Les guitares savent tronçonner comme il faut, les mélodies sont carabinées, le propos est souvent combatif, et le fond de commerce reste la résistance à l'establishment. C'est juste qu'on semble moins faire la gueule que dans nos tristes banlieues. En même temps, c'est sûr que, quand on connaît un accès de rage, le fait de pouvoir décompresser en allant patauger dans les vagues de la mer des Indes, comme on l'appelait autrefois, ça aide à retrouver son calme. Comme thalassothérapie, c'est toujours mieux que la mer du Nord, un tantinet plus frisque. Et puis, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, il y a toujours moins de risque de se faire boulotter par un requin autour du tropique du Capricorne que de se faire dévorer les miches par un pitbull dans nos ZUP pourries (vous avez remarqué, ces clébards de merde reviennent à la mode). Quoi qu'il en soit, ce quatrième recueil, comme les précédents, nous permet de nous familiariser avec un rock de l'hémisphère d'en dessous auquel on n'a pas toujours l'occasion d'être confronté. Franchement, des groupes indiens ou mauriciens, vous en écoutez souvent vous, dans l'hexagone ? Moi pas. L'occasion fait donc le larron.

The DECLINE ! : Heroes on empty streets (CD, Guerilla Asso/ Abracadaboum/Zone Onze Records/Rural Muzik/General Strike/ Kicking)

Ce nouvel album des rennais de Decline ! coïncide avec, à la fois, une grosse tournée franco-allemande printanière (yes !!!), et une pause (d'une durée indéterminée) dans la vie du groupe, à partir de septembre 2018 (non !!!). En 10 ans d'existence, ce n'est pas la première fois que le groupe s'offre un hiatus, sauf que, cette fois, il pourrait être beaucoup plus long que d'habitude. Souhaitons juste que ça n'annonce pas une cessation pure et simple d'activité, tant les bretons, depuis une décennie, ont su fédérer un large public autour de leur street-punk effréné, enragé, et dangereux, pour le système et ses affidés s'entend, pas pour ses victimes. Car, messieurs-dames, le punk-rock de the Decline ! est politique et social, à des années-lumière de la pensée dominante de nos classes "dirigeantes" coupées d'une réalité dont ils ne veulent surtout pas entendre parler. Cachez ces pauvres qu'on ne saurait voir ! C'est, en substance, le discours macronien de base, relayé par une armée de députés, le petit doigt sur la couture du pantalon. Mais des voix s'élèvent, pour dire que, non, tout le monde n'adhère pas, loin de là (n'oublions pas que Macron n'a été élu que par un français sur 5, pas plus), à cette antienne libérale nauséabonde. Il reste encore des gens pour réfléchir

à un autre avenir, à un autre monde, à une autre humanité. Et tant pis s'il ne s'agit que d'utopie, à force de marteler cet autre discours, il finira bien par en rester quelque chose. "Heroes on empty streets" est donc le troisième album de the Decline ! Et si les influences folk sont nettement moins présentes qu'au début, le punk, lui, se décline (facile celle-là) toujours en une douzaine de chansons ramassées et incendiaires. S'il existait un cocktail Molotov musical, the Decline ! en serait un utilisateur convaincu... et convaincant. Que va-t-il se passer pour les membres du groupe durant la pause programmée ? Je n'en sais fichtre rien, mais les argousins vont bien trouver à s'occuper et à nous donner des nouvelles, à commencer par Kevin, le charismatique chanteur, qui devrait probablement redosser les fringues de son avatar, Slim Wild Boar, pour de nouvelles aventures plus folk, ce qui est déjà une agréable perspective. Bon vent à vous les gars ! On vous attendra et on vous retrouvera avec plaisir dans un avenir plus ou moins proche, on vous fait confiance.

The MERCENARIES : Rocky road (CD, Kanal Hysterik/General Strike/La Distroy)

Quand les groupes se séparent, leurs membres s'éparpillent un peu partout, dans tous les sens, et, tels des atomes perdus dans l'immensité sidérale, finissent, parfois, par se rencontrer, se percuter, se coller-serrer, et former de nouvelles molécules... euh, non, pardon, de nouveaux groupes. C'est le cas des Mercenaries. On trouve ici d'ex Salvation City Rockers, Street Poison, Black Stouts et autres Sarah Connors. Ça en fait du proton à faire cohabiter. Heureusement, tout ce petit monde gravitant déjà dans la sphère punk à tendance ska-reggae, il leur a été facile de se trouver de l'anion crochu. La formation de la planète Mercenaries remonte à 2014, avec un premier mini album. Deux ans plus tard, ils sortent "Rocky road", dont je tente de jacasser dans cette chronique qui s'annonce encore bien foutraque. L'une des particularités des Mercenaries, c'est d'avoir un chant mixte pour vocaliser des textes bien sentis, bien punk, fustigeant la laideur ambiante ("Enemy", "Injustice", "Heroin"), et un orgue pour faire sautiller les rythmiques skatoïdes. Difficile de ne pas penser à Rancid en écoutant les Mercenaries, même si, celle-là, on a dû leur servir une centaine de fois. La même énergie, la même volonté de marier punk et ska, les mêmes préoccupations activistes et combatives, alors forcément, les comparaisons sont parfois inévitables, et pas toujours infondées. Même si les californiens n'ont jamais eu de chanteuse dans leurs rangs, et si l'orgue n'a toujours été qu'invité, jamais permanent. En contradiction avec leur nom, les Mercenaries ne sont au service de personne, ils ne se dévouent qu'à eux-mêmes, vous entraînant dans un tourbillon impétueux qui risque de vous laisser tout pantelant si vous voulez suivre leur rythme frénétique. Pas toujours facile d'aimer le punk quand on n'a pas la condition physique. Ni la fringance d'un quintet d'énervés. Mais on sert les dents et on s'accroche.

NANDA DEVI : No ! No ! No ! (CD, Contre-Choc - ladistroy.fr/ contre-choc)

D'emblée, elles annoncent la couleur (en plus du violone dominant), Nanda Devi est un riot girl band. Ça c'est fait ! Et c'est vrai qu'elle sont un tantinet irritées nos 3 rennaises. En 5 titres, leur premier disque largue autant de torpilles aptes à renverser le régime le mieux établi. On a fait des révolutions avec moins de hargne et de rage. Dans le genre, on aime particulièrement le sarcastique "Spank the banker". Foutre une bonne fessée à un banquier, on en a tous rêvé. Est-ce à Macron qu'elles pensaient ? Quoi que, si ça se trouve, il aime ça et en redemande dans l'intimité avec Brigitte, ce qui, pour le coup, tomberait un peu à plat, si j'ose dire. Ceci étant, juste après, elles assènent un "Shut up" peu amène. Toujours pour Macron ? Ce serait de bon aloi, vu que, à chaque fois qu'il l'ouvre, c'est pour nous annoncer qu'il va encore falloir raquer... Enfin, les moins riches, évidemment, il ne va quand même pas se mettre à dos ses potes milliardaires. Le punk-rock de Nanda Devi est d'ailleurs peu en harmonie avec le nom du groupe, emprunté au plus haut sommet indien, et qui signifie "déesse joyeuse" en idiome local. Pour des filles qui cherchent querelle à tout ce qui leur bourre le mou, y a comme un paradoxe. Mais on n'a jamais dit non plus qu'il fallait qu'il y ait corrélation entre le blase d'un groupe et sa musique, sinon, ça limiterait sensiblement les possibilités. A part ça, le groupe existe depuis 2012, c'est pas rien, et sort son premier disque avec ce "No ! No ! No !" catégorique. Apparemment, elles ne sont pas du genre à précipiter les choses, mais plutôt à se donner le temps de faire prendre la mayonnaise. On ne va pas leur jeter la pierre, vu que le bousin est nerveux à souhait et coriace comme un molosse qui s'accroche à son nonosse. De quoi vous rendre l'appétit, même en pleine disette autocratique.

The DEVILS : Iron butt (CD, Voodoo Rhythm Records)

Je ne sais pas si, comme le mentionne le titre de leur deuxième album, miss Erica Toraldo (batterie et cris orgasmiques) et sir Gianni Pregadio (guitare et hurlements diaboliques) ont le cul blindé à la ferraille, mais, quand Gianni, sur le morceau d'ouverture, demande à sa douce (à la ville comme à la scène) "Put your devil into my ass", on se dit que, pour les napolitains, les crucifix ne servent certainement pas à invoquer une quelconque protection divine. D'autant que leur cul, le couple a une forte propension à jouer avec, ceux qui ont déjà vu les Devils sur scène me comprendront. Avec ce nouvel album, les Devils ne dévient pas d'un poil de fion de leur axiome musical originel, ça reste du garage punk blues rock'n'roll trash blasphématoire et éjaculatoire. Au pays des bondieuseries, les Devils savent que les curés et les bonnes soeurs, sous d'hypocrites apparences dévotes, ne sont pas les derniers à forniquer ou à se toucher sous les draps. Pas étonnant qu'Erica et Gianni aient choisi de se faire passer pour une nonne lubrique et pulpeuse et un calotin libidineux et priapique. En même temps, c'est sûr qu'un manche de guitare ou une baguette de batterie, une fois enfournés sous la robe, ça doit pouvoir filer quelques frissons d'extase s'ils sont bien maniés. La musique des Devils, capricieuse en diable, est pleine de bruit et de fureur, la guitare, au son pachydermique, est entièrement plongée sous la fuzz et la distorsion, potards de l'ampli à 10 et vu-mètres de la table de mixage dans le rouge le plus incandescent. Quant à la batterie, imaginez un Héphaïstos en rogne après avoir découvert qu'Aphrodite le trompait avec Arès, en train de marteler sa forge pour en façonner les armes d'Achille, celles avec lesquels il ira trucidier Hector, ça devrait vous donner une vague idée du boucan qu'Erica parvient à extirper de ses tambours. Les Devils, ça n'est pas de la musique d'enfants de choeur, pas de risque d'entendre ça au catéchisme. Les Devils ne portent pas ce nom par hasard, ils n'ont même pas eu besoin de signer un quelconque pacte avec le Malin. Le Grand Cornu, dès qu'il les a entendus, il les a cooptés direct, faisant d'eux les héros de sa geste obscène et licencieuse. Les grecs avaient leurs aèdes, les gaulois leurs bardes, les vikings leurs scaldes, les chevaliers leurs ménestrels et trouvères, Satan se devait d'avoir des chroniqueurs de la trempe des Devils, les seuls à foutre suffisamment de bocson dans les 9 niveaux des Enfers pour que chaque âme perdue puisse en profiter pleinement, même au fin fond de la Giudicca, le plus abyssal d'entre eux. A deux, les Devils font 10 fois plus de foin que le chœur de tous les anges réunis. Normal, eux, au moins, ont une chatte et une bite entre les jambes, les autres, rien, nada, peau de zob, ça fait toute la différence. Ultime référence d'un disque qui voit définitivement la vie en noir, la reprise de "The people suite", des Deviants, groupe anglais emmené par un autre illuminé taraudé par ses hormones, Mick Farren, qui, déjà, sur leur troisième album, d'où est extrait ce titre, faisaient délicatement lécher une sucette à une béguine au regard salace et à la lippe gourmande, elle ne devait pas en être à sa première tentative la gourmandine, comme les Devils. Finalement, qui se ressemble s'assemble... par le cul de préférence. Il n'y a que ça qui vaille la peine qu'on s'y intéresse.

HARASSMENT : The rope (LP, Sheekiz Records)

Ca démarre avec une guitare pleine de réverb, et ça continue sur le même ton, réverb à tous les étages, surtout sur la voix, et pas seulement sur "The rope", le morceau d'ouverture, mais aussi tout au long de l'album. Parce que, si les parisiens de Harassment se disent punks, ils n'en lorgnent pas moins avec désinvolture du côté du garage ou du surf, que de la musique séminale. Pas question de faire dans la vulgarité harmonique. On laisse ça aux fils à papa qui veulent s'encanailler en se prétendant punks. Les morceaux sont concis, tranchants, éruptifs, une dizaine de crachats glaviotés aux 4 vents, au risque de se les reprendre dans la tronche, mais il faut savoir vivre dangereusement. Harassment, ça se situerait quelque part au croisement des Headcoats et des Trashmen, avec le Clash en embuscade (le reggatta "I'm worried"), le genre de guet-apens dont on ne ressort jamais indemne mentalement. Un truc à vous rendre accro sans avertissement. Et ce n'est pas la dernière recrue qui risque de rendre le truc moins abrasif. En effet, à la basse officie désormais Matt (ex batteur de Lipstick Vibrators, et actuel Rewinder, où il tient la guitare, et Black Pills, où il est assis, fainéant, derrière la batterie, le couteau suisse de la scène garage-punk parisienne en quelque sorte). Harassment, s'ils font partie de la race des frotteurs, ce n'est pas dans le métro qu'ils assouviennent leur besoin de perversité, mais bien dans les pogos les mieux sentis. Harassment, c'est pas la main aux fesses qu'ils vous mettent, plutôt la Converse dans le tibia, involontairement, donc respectueusement. Faut pas se méprendre sur le sens des mots, surtout en cette période où on balance son porc sans toujours trop de discernement. En tout cas, ce

premier album (qui tourne en 45t, c'est dire l'urgence du propos) est à ranger dans la catégorie "en user et en abuser". D'ailleurs, achetez-en donc 2 exemplaires, vous serez content d'en trouver un encore écoutable quand vous aurez bien buriné le premier.

2SISTERS : Run, baby ! Run ! (CD, Closer - www.closerrecords.com)

"On en connaît quelques-uns qui vont adorer...", telle est la conclusion de la bio pondue par Closer pour accompagner la sortie du premier album des 2Sisters. Je ne peux que souscrire messieurs. Pour adorer, on adore, obligé, tant le garage-punk du groupe parisien est jouissif, bordélique et acnéique. Curieusement, "Run, baby ! Run !" n'est que le premier album d'une clique qui existe pourtant depuis 2009. Un peu flemmards sur ce coup-là les gars. Mais, bon, vu la qualité du bazar, on vous pardonne. C'est pas tous les jours (du moins maintenant, parce qu'il fut un temps où, si, c'était tous les jours, ou presque) qu'on peut se tartiner la biscotte de belles giclures électriques, se contorsionner le bas-ventre sur d'infailibles décharges d'adrénaline, se lacérer la couenne avec d'acérées griffures de chat enragé, se repaître de ce réalisme vulgaire qu'est ce rock'n'roll sans foi ni loi. Un rock'n'roll à l'image de la pochette du disque, plutôt Mr Hyde que Dr Jekyll, et des thèmes abordés, plutôt zombie que chérubin, plutôt Joker que Batman. 14 titres tirés en rafale, les 2Sisters ne sont pas du genre à faire des économies de bout de médiateur, ils foncent d'abord et réfléchissent à la route à prendre ensuite. Le pire, c'est qu'ils ne se perdent jamais, ils prennent direct la première autoroute vers le pandémonium, sans carte, sans boussole, sans Guide du Routard. Si on les suit, tant mieux, sinon, ils s'en foutent, ils tracent leur ornière sans s'occuper de l'intendance, façon Manstein fonçant sur Leningrad. Les 2Sisters ne se perdent pas non plus en conjectures, les morceaux tournent autour des 2 minutes en moyenne, et des 2 accords de base du rock'n'roll le plus dru et le plus revêche. Si vous espérez du luxe, du calme et de la volupté, fallait rester chez vous à cocooner sous la couette. Maintenant, il est trop tard pour faire marche arrière.

2SISTERS



Run, baby ! Run !

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefem.fr>



HEYOKA : On est punk ou on l'est pas (CD, General Strike/Zone Onze Records)

Pas content le loup sur la pochette de cette compilation d'Heyoka. Apparemment, il sait déjà qu'il va vivre dans un monde de merde et qu'il va en chier pendant plusieurs décennies, même s'il ne semble pas décidé à déjà abdiquer et baisser les bras. Donc, il ne doit pas être né dans une famille riche, de celles qui viennent de voir leurs impôts diminuer, quand, dans le même temps, on continue à ponctionner les retraités, les smicards, et, globalement, ceux qui n'ont déjà pas grand-chose pour boucler leurs fins de mois. A souhaiter pour lui qu'il n'ait pas un appétit d'ogre, sinon, il ne mangera pas à sa faim tous les jours. Manger à leur faim, j'imagine que, pour Heyoka non plus, ça n'a pas dû être leur quotidien. Le punk ne nourrit ni son homme ni sa femme, à moins d'être sponsorisé par MTV ou d'avoir un papa et une maman capable de vous offrir une guitare flambant neuve à Noël. Pas le cas d'Heyoka, comme l'explique Jack, le bassiste du groupe, dans le long texte qui raconte la genèse de cette bande d'énergumènes qui, au fil de rencontres hasardeuses, finira par former un vrai gang. Aujourd'hui, Heyoka n'existe plus, après avoir eu une double vie, la première entre 1990 et 1997, la deuxième entre 2009 et 2014. Cette compilation se penche sur les débuts du groupe, en 1990 et 1991, avant la sortie du moindre disque ou de la moindre démo. On ne peut pas s'approcher plus près du big-bang original. La vingtaine de titres proposés sont, soit enregistrés en répétition, soit en concert. Le son est parfois approximatif, eu égard aux conditions d'enregistrement souvent spartiates, mais ça reste néanmoins largement écoutable. Ca n'est pas si crapoteux qu'on aurait pu le craindre. Il est d'ailleurs probable qu'ont été choisis les trucs les plus audibles, histoire de ne pas trop effaroucher le bourgeois. A ce titre, ça n'est pas un hasard si l'élément détonateur pour l'élaboration de cette compil a été Manu, du label Zone Onze, qui, entre autres activités, à été, de manière éphémère, guitariste d'Heyoka, en 1994. Les potes, faut bien que ça serve à quelque chose. Au programme de l'affaire, de l'anarcho-punk, puisque c'était la marmite dans laquelle mijotait Heyoka. Des mélodies basiques, des rythmes binaires (on sent encore l'influence de la boîte à rythme avec laquelle l'embryon de groupe s'est fait les dents, avant qu'un vrai batteur ne trouve sa place dans le collectif), des textes bouillant de rage (en français, puisque Jack, l'auteur de la quasi intégralité du répertoire, reste définitivement fâché avec la langue de Crass), Heyoka joue de la musique comme s'il participait à une manif, avec les banderoles, le porte-voix, et les slogans mûrement répétés. Une compil qui complète la sortie, en 2000, de "Piqûres de rappel", qui offrait déjà son lot de live et d'inédits pour enjoliver la réédition du premier album et du premier 45t. Comme les archéologues sont perpétuellement en train de repousser les frontières du temps pour les civilisations qu'ils étudient, au fur et à mesure de leurs découvertes, Zone Onze et General Strike viennent de nous faire remonter d'une paire d'années dans la cosmogonie d'Heyoka. Une manière comme une autre d'inscrire le groupe dans le grand arbre généalogique de l'humanité, sur la branche de l'homo sapiens punkus. Ca n'a pas trop mal réussi à Toumaï, Abel ou Lucy, on en parle encore, pourquoi pas Heyoka.



La CUVÉE DU PATRON : Sans itinéraire (CD, 8ème Avenue/Mass Productions/Wagonnet/Zone Alternative)

Un voilier fendant les flots sur la pochette du disque, un nom qui évoque immanquablement la picole (dans quelque bouge répugnant ou dans un troquet coincé sur une jetée, ça dépend de ce qu'on trouve), y a pas de doute, la Cuvée Du Patron officie en Bretagne. C'est encore plus évident à l'écoute de leur folk-punk où la rythmique est assurée à la guitare acoustique et où l'accordéon ou la flûte irlandaise (voire la cornemuse qui pointe ses tuyaux sur un "Leaving of Liverpool" entre Pogues et Dropkick Murphys) se mêlent à la sarabande. Une sarabande largement soutenue par le folklore irlandais, puisque 4 des titres de cet album sont des traditionnels de la verte Erin. Avec tout ça, c'est sûr, la Cuvée Du Patron aurait du mal à prétendre être basques, corses ou alsaciens. Chacun son ethnomusicologie. Le groupe est né à Fougères (bah, tiens, on est plutôt loin de la mer, même si, en Bretagne, cette notion est toute relative, la flotte n'étant jamais très éloignée, sauf des pintes) en 2012, et sort son premier album. Entre chansons à boire et chroniques sociales, la Cuvée Du Patron a un pied au pub, l'autre sur le pont et le troisième sur le trottoir. Non, les bretons ne sont tout à fait foutus comme nous, il leur faut bien 3 petons pour tenir debout passée une certaine heure. Ne me demandez pas d'où ils sortent le dernier, je n'en sais rien, mais vu que, dans le coin, il traîne pas mal de fées et de korrigans, sans parler de Viviane et de Merlin (et là, on tape dans le haut de gamme, dans l'élite, dans la crème), je me dis que, anatomiquement parlant, tout peut arriver, suffit juste d'y croire. La Cuvée Du Patron "sans itinéraire" ? Peut-être, mais l'errance, la flânerie et la déambulation sont aussi des vertus capitales, ça permet de se faire des relations non planifiées, et donc autant d'occasions de trinquer sans arrière-pensées. Yec'hed mat !

GONNA GET YOURS : A thousand faces (CD, Une Vie Pour Rien)

A force de tourner autour, fallait quand même bien qu'il sorte un jour ce premier album de Gonna Get Yours. En effet, depuis 2005 que le groupe existe, il n'avait fait paraître que des singles, des EP, ou des titres éparpillés sur des compilations. Or, les amuse-gueules, c'est bien, ça titille les papilles, ça fait boire des canons, ça émoustille, mais ça ne remplit pas la panse. Alors qu'un album, comme plat de résistance, c'est déjà plus consistant, ça vous rassasie pour un petit moment, ça permet de voir venir et de penser à autre chose qu'à la bouffe, aux loisirs par exemple, comme écouter de la musique, ce qui tombe à pic dans le cas d'un ensemble musical, vous salueriez ce sens de l'à-propos. Verdict : Gonna Get Yours, c'est de la oi millésimée années 80, assourdissante et volontaire, comme il se doit. De la oi gorgée d'électricité, bourrée de chœurs hooligans, saturée de slogans militants. Les compositions sont d'une redoutable efficacité pour vous faire chanter en bonne compagnie, pour vous faire trépigner sur place, pour vous faire accroire que vous êtes plutôt dans la rue que dans votre salon ou une salle de concert (pour la version live du truc). Gonna Get Yours, ça n'a rien de la petite musique de chambre à écouter douillettement lové dans son fauteuil ou sous l'édredon. Gonna Get Yours, ça s'écoute de préférence une bière à la main, entouré de potes, en refaisant le monde, pour le meilleur de préférence, même si ça a peu de chance de dépasser le stade de l'utopie. Le rêve et l'espoir sont 2 traits typiquement humains, de ceux qui vous obligent à vous lever le matin et à avancer dans la vie, même si c'est pour prendre des baffes (vous gardez le droit de répliquer). Finalement, une douzaine d'années de réflexion et d'essais, ça semble avoir été une durée raisonnablement acceptable pour figoler ce premier effort de longue haleine. Ca valait le coup d'attendre et de s'attarder à l'apéro avant de passer aux choses vraiment sérieuses. Un album à savourer, si jamais Gonna Get Yours n'est pas plus prompt à lui donner une suite. Il y a déjà de quoi se sustenter avec ces 11 titres. Bon appétit.



INTERNET

Le label **Nineteen Something** continue à ressusciter la scène punk française des années 80/90, soit avec des sorties physiques, sur disque, soit en digital. Parmi les nouveautés de ces derniers mois, les **Rats** (le live de 96, "De prise", pour la première fois en vinyl), l'intégrale de **Wild Child**, ainsi que celle des **City Kids**. Mais il y a aussi de l'actuel, avec la sortie du nouvel EP des **Soucoupes Violentes** (avec reprises calibrées de **Slade** et des **Undertones**). Pour dresser un bilan des débuts du label, un premier sampler 17 titres est également paru. Idéal pour vous faire une idée si vous ne connaissez pas encore. Plus d'infos sur le site : www.nineteensomething.bigcartel.com @@@ Des sorties comme s'il en pleuvait sur le label suédois **Beluga** : split 45t **Dahlmans** (Norvège)/**Stanleys** (Australie), de la power-pop dans les 2 cas, sur vinyl rose ; le premier album des suédois de **Why Oh Whys** (proto-punk) ; un nouvel EP pour **Arvidson & Butterflies** (power-pop suédoise) ; un single pour ce même **Roger Arvidson**, cette fois-ci en duo avec **Tomas Nilsson**, tout aussi power-pop ; un nouvel EP des suédois de **Mary's Kids**, "Don't back down, le deuxième d'une série de 4 avant la parution de leur nouvel album ; un split EP partagé par 2 groupes de Houston, Texas, **Killer Hearts** (punk'n'roll) et **Trouble Boys** (dirty rock'n'roll) ; le premier EP de **Jet Reaction** (punk 77, à la louche, ce sont les anciens **Flying Over** de Bordeaux). Pour en savoir plus : www.belugarecords.com @@@ Après une petite perte de vitesse ces derniers mois, le label **Closer** redresse la tête avec quelques sorties remarquables : le deuxième album des australiens de **Midnight Scavengers** et le nouvel album de **Bruce Joyner**, avec un nouveau groupe, **Netherglades**, ambiance bayou et vaudou. Pour tous renseignements : www.closerrecords.com @@@ Les **Washington Dead Cats** sortent un double album live, un disque électrique (vinyl noir), un disque acoustique (vinyl blanc), afin de varier les plaisirs et les couleurs. Associé à un brasseur, le groupe produit également sa bière, la "**Dead cat**", j'ai hâte de goûter ça : www.washingtondeadcats.com @@@ Les espagnols de **los Tupper** ont un nouvel album dans les dents, "Hotel debris". Cette fois, les sonorités sont plus anglaises qu'américaines. L'album paraît sur le label **Sunthunder** : www.sunthunder.net @@@ Chez les allemands de **Monster Zero**, le punk se décline un peu à toutes les sauces et les sorties se multiplient : 45t des **Hallingtons** (Ramones maniacs norvégiens), EP de **Rene SG** (fuck-punk néerlandais), EP des **Hangups** (punk-rock suédois), premier LP de **Lucy and the Rats** (power-pop de Londres, l'australienne Lucy étant l'ex chanteuse des **Spazzys**), nouvel album de **Neon Bone** (one man band punk allemand), nouvel album de **Lame Shot** (pop-punk toulousain) : www.monsterzerorecords.com @@@ **Circles** (emcore tendance 80's) sort sa première démo sur **Can I Say**. Disponible ici : www.canisayrecords.com @@@ Les fuzzy garageux allemands **Trash Templars** sortent leur premier album sur le label, teuton et grassex lui aussi, **Moody Monkey**. D'autres références à découvrir sur leur site : www.moodymonkeyrecords.com @@@ **Julie Production** alterne sorties discographiques et édition de livres, et c'est justement un bouquin qui paraît aujourd'hui, "Le massacre des bébés ska", le récit, par **Thierry Saltet**, des 2 éditions (76 et 77) du festival punk de Mont-de-Marsan, avec reproductions de documents d'époque, photos, et interviews récentes de protagonistes de l'époque. De quoi faire le tour du sujet : <http://julie.editions.free.fr> @@@ Sur le label **Rusty Knife** paraît un EP posthume du groupe oi ! italien **Cervelli Stanki**, "Clockwork violence", plus méchant qu'Alex et ses Droogies. Paraît également un split EP partagé par les rémois de **Contingent Anonyme** et les indonésiens de **No Man's Land**, ça ne rigole pas non plus : <https://rustykniferecords.wordpress.com> @@@ Le label allemand **Mad Butcher** débite toujours de la côtelette au kilomètre. Parmi les dernières productions, **Partisans**, **Angelic Upstarts**, **Last Rites**, **Bad Manners**, **Oppressed**, **Ejected**, **Carpettes**. Du lourd, comme un boucher en action : www.madbutcher.de @@@ Le lot de nouveautés habituelles pour le label allemand **Soundflat** : album des espagnols de **Smoggers** (garage-punk) ; premier album de **Sir Bald Diddley & his Ripcurls**, qui continue à décliner la symbolique capillaire avec ses noms de groupes (surf-exotica) ; nouvel album des **Gentlemen's Agreements** (freakbeat) ; volume 11 de la série de compilations **Sounflat Records Ballroom Bash**, témoignages du festival éponyme organisé par le label : www.soundflat-records.de @@@ Ca bouffe du bitume chez les espagnols de **Ghost Highway** avec une pleine remorque de nouveauté : le troisième long play des rock'n'rollers suédois **the Boatsmen**, "Thirst album" ; le nouvel album des italiens de **King Mastino**, "Medusa", pour fêter les 10 ans du groupe ; une nouvelle compil de titres rares et inédits des suédois de **Chuck Norris Experiment**, "Hotter stuff", pour ceux qui auraient raté leurs dernières pirateries. www.ghosthighwayrecordings.com @@@ Le dernier

album des **Venturas**, "Rétropédalage" (voir chronique dans le numéro précédent), vient de paraître en vinyl sur **Productions Impossible**, avec une nouvelle pochette, cool. Ajoutons un joli split 25cm partagé par **Demon Vendetta** et **Arno de Cea and the Clockwork Wizards**, "Sergent surf", que des reprises de surf 60's, du grand art : www.productions-impossible.com @@@ Look de péquenots, musique country-bluegrass de bouseux, **Tax Brothers & the Old Racoon** sont les arrière-petits enfants dégénérés de Davy Crockett, le genre de truc devant lequel on se prosterne. J'attends de voir ça sur scène à l'occasion, dans l'intervalle, reste le site à visiter : <http://raccoon.aronc.fr> @@@ Vous savez quoi ? Y a un nouvel EP de **Leptik Ficus** dans la jardinière. "Mourir dans l'anthropocène" que ça s'appelle, et ça paraît sur **Guerilla Asso**. Tout comme les albums de **Lame Shot** (super-groupe pop-punk toulousain) et **Lost Love** (punk rock québécois). On frise le sans faute : www.guerilla-asso.com @@@ Chez **Archives De La Zone Mondiale/La Distroy** (bon, c'est pas tout à fait pareil, mais pas loin quand même), on poursuit la réédition des albums de **Ludwig Von 88** en vinyl, traitement dont viennent de bénéficier "Hiroshima", le mini album paru en 95, 50 ans après la première bombe atomique, au moment où Chirac reprenait les essais nucléaires dans le Pacifique, et "Ce jour heureux est plein d'allégresse". Même motif, même punition pour le single "Vietnam Laos Cambodge" de **Bérurier Noir** et le maxi "Quatre garçons dans le brouillard" et le single "On est gouverné par des imbéciles" de **Parabellum**. Pareil pour "Balle populaire", le dernier album de **22 Longs Riffs**, qui sort en picture-disc joli tout plein. D'autres trucs sur le site : <http://ladistroy.fr> @@@ Chez **Casbah Records**, on est passé sous la lampe des **Scanners**, de Lyon, et on sort donc leur premier album, en vinyl jaune, du synth-punk à la **Opération S**. On a aussi aimé le premier album de **Don Glow**, "The intention flow" (psyché-rock), donc, on le sort aussi. www.casbah-records.com @@@ **Bitume** se penche sur quelques "vieilleries" de **Nippercreep** (punk-métal), avec la réédition de "Test", album de 2010, et de "S'écroule", un live inédit de 2012. www.bitume.cla.fr @@@ **Dirty Punk** continue à justifier son nom avec la sortie du troisième album des néerlandais de **Disturbance**, "Tox populi", du punk qui vous déboîte l'épaule et la rotule sans même que vous ayez à bouger. Pour les séances de kiné, prenez rendez-vous ici : www.dirtypunk.fr @@@ **Le Reverend**, ex bassiste de **King Size**, tient désormais boutique à Tulle, dans laquelle il deale de la galette de vinyl. Il en profite pour créer son label, **Rev-Up**, et pour sortir 2 prods coup sur coup, un album des **TaraKings** et un EP des **Vincents**, ça fleure bon le garage et l'huile de vidange à plein naseaux. Pour la révision, montez sur le pont : <https://rev-up-records.jimdofree.com> @@@ **Fred Alpi**, chanteur-guitariste des **Angry Cats**, n'est pas né de la dernière pluie. Il a donc pas mal bourlingué, notamment dans le métro parisien. Ce sont ses souvenirs souterrains qu'il vient de coucher sur le papier via un bouquin, "Cinq ans de métro", roman autobiographique qui paraît aux **Editions Libertalia**. Il y a quelques petits clips de présentation sur cette page : www.cinqansdemetro.fr @@@ **Alleluia loustics and gisquettes**, **Trauma Social** sort les versions vinyl des derniers albums de **Brigitte Bop** (en vinyl d'un rose malabar qui te fait regretter de ne pas être une fille) et de **Stygmate**, ainsi que "Au-dedans de toi", l'album de 2001 de **J'Aurais Voulu**. Si vous avez revendu votre platine vinyl il y a 30 ans pour vouloir paraître du dernier chic en n'achetant plus que du CD, pleurez maintenant : <http://traumasocial.fr> @@@ Le label **El Beasto** fait paraître le nouvel album des **Capaces**, "Rawness", et un split 45t partagé par **El Legado** et **Tundururu** qui reprennent chacun un titre d'**El Angel y los Volcanicos**. Les lecteurs espagnols de ce zine seront aux anges : www.elbeasto.com/recordings @@@ www.simonchainsaw.com

Dans la lignée des **Sonny Vincent**, **Jeff Dahl** et autre **Kevin K**, l'australien **Simon Chainsaw** appartient à cette race d'activistes rock'n'roll que rien ne peut détourner de sa vocation. Il démarre sa carrière dans son pays natal, au sein des **Vanilla Chainsaws**, il en gardera son nom de scène (en vrai, c'est **Simon Drew**). Dès le départ, c'est de punk dont il s'agit, mais un punk à l'australienne, avec de fortes influences rock'n'roll, un peu comme ce que firent les **Saints** quelques années plus tôt. C'est au début des années 2000 qu'il se lance en solo, en pratiquant d'ailleurs une musique assez similaire à celle des **Vanilla Chainsaws**. Pourquoi changer une équipe qui gagne ? Enfin, qui gagne, tout est relatif en matière de rock'n'roll underground. Qui gagne au moins auprès d'un noyau d'aficionados fidèles au bonhomme depuis ses débuts. Avec un treizième album prévu pour le début de cette année 2018, la recette reste la même, du punk 70's piétiné au Detroit sound 60's. Autant dire que c'est du juteux, de l'électrique sans concession, du punk'n'roll chafouin et droit dans ses boots. Cette page est son site officiel, qui permet essentiellement de commander ses disques encore disponibles (ça



fait un peu boutiquier, mais faut bien de l'oseille pour faire tourner la machine), de se tenir informer des sorties discographiques et des tournées à venir (il y en a toujours une programmée aux 4 coins du monde), d'avoir accès à quelques chroniques choisies avec soin, d'apprendre les paroles de quasiment toutes ses chansons (et ça en fait un paquet), des fois qu'il vous prenne l'envie de l'accompagner en concert. Certes, on aurait aimé une bio conséquente, ou plus de photos, mais, au moins, ce site est encore régulièrement mis à jour, ce qui n'est hélas plus très souvent le cas avec cette merde de Facebook.

www.daynes.com

Attention, vous allez en prendre plein la vue sur cette page, qui est le site officiel d'**Elisabeth Daynès**. Très tôt, après des études artistiques, elle se lance dans la conception de masques, maquillages ou effets spéciaux de théâtre, avant d'ouvrir un atelier de sculpture à Belleville. Passionnée par la préhistoire, à 28 ans, elle répond favorablement à la demande d'un musée installé près de la grotte de **Lascaux**, qui lui commande un **mammouth** et un groupe de **Magdaléniens** grandeur nature. Elle vient de trouver sa voie, l'exploration des sombres auréoles d'un passé si lointain qu'on s'est longtemps contenté de son imaginaire pour tenter de se représenter des créatures dont il ne reste aujourd'hui plus grand chose. Il n'est que de voir, par exemple, les premières représentations de l'homme de **Néanderthal** pour se rendre compte que se figurer l'aspect d'êtres



passés par les profits et pertes de l'histoire n'est pas une mince affaire. Mais aujourd'hui, avec les progrès de l'anthropologie, de l'anatomie ou de la médecine légale, il est possible de "reconstruire" hommes ou animaux à partir de simples fossiles. C'est la spécialité d'**Elisabeth Daynès**, qui marie sens pratique et sensibilité artistique pour faire "revivre" quelques-uns de nos ancêtres. Quand vous visitez un musée, quand vous regardez un documentaire, quand vous lisez une revue historique, et que vous voyez, en "3D", à quoi ressemblaient la célèbre **Lucy**, un **Homo Erectus**, ou l'**Homme de Florès**, il y a des chances pour que ces sculptures sortent de son atelier. Elle a même exécuté des sculptures d'**Albert Einstein** (jeune et vieux), de **Toutankhamon** ou de **Charles Darwin**, c'est dire si elle ratisse large. Le principal intérêt de ce site repose bien sûr sur sa galerie de photos, présentant 46 de ses reconstitutions, depuis **Sahelanthropus Tchadensis** (mieux connu sous son petit nom de **Toumaï**, c'est sa bobine que vous pouvez admirer ci-contre) jusqu'à **Homo Sapiens** (yep, c'est nous), de quoi apprécier la finesse et la qualité de son travail. A tomber ! Surtout pour quelqu'un qui, comme moi, n'était déjà pas foutu de faire un bête bonhomme en pâte à modeler à la maternelle. D'ailleurs, si vous voulez avoir votre propre sculpture sur vote cheminée, il existe une série de 7 mini bustes que vous pouvez acheter dans la boutique, **Australopithèques**, **Homo Habilis**, Néanderthal, Homo Sapiens, ce qui fera toujours plus d'effet que le champignon en pâte à sel de votre petit neveu Ludovic. De la bien belle ouvrage. Et pas que pour les passionnés d'histoire.



ZINES/NEWSLETTERS

PUNKULTURE n° 4

Après un petit hiatus de 2 ans, l'aventure Punkulture continue avec ce quatrième numéro. Une pause qui a permis d'apporter 2 améliorations à cette gazette. Légère prise de poids d'abord, 76 pages au lieu de 64. Et inclusion d'un CD bonus. J'y reviendrai. Globalement, la ligne éditoriale de Punkulture, pour justifier son titre, reste punk, dans toute sa diversité. Des interviews : Toxic Waste, Syndrome 81, Ruts DC, Pasazer (un fanzine et label polonais), New York Dolls (les Dolls d'aujourd'hui, avec les seuls David Johansen et Sylvain Sylvain, vu que tous les autres sont morts, après, on peut s'interroger sur l'opportunité de continuer à utiliser ce nom avec si peu de membres originaux, personnellement, ces Dolls 2.0 ne valent pas les vrais, mais le débat ne sera jamais clos), PYHC (orga de concerts), Chantilly Bears (ces 2 dernières conduites modestement par votre serviteur, et là j'ai le melon qui gonfle et les chevilles qui enflent, je me sens devenir Elephant Man), Do The Dog (label ska), Till (punk multiscartes, Guerilla Poubelle, Maladroit, Guerilla Asso, entre autres activités), Jean-Noël Levavasseur (pour son recueil de nouvelles inspirées de l'album "Sandinista" du Clash), 1984, Fabb (graphiste), Penadas Por La Ley (voir chronique de leur dernier album page suivante), La Crampe (qui signe la très belle couverture de ce numéro). Des live reports : Festival Hardzazate (Maroc), tournée de Johk au Brésil, les tribulations belges de ce roublard de Marcor, La Fraction en Amérique du Sud, Doomsisters, Shériff, Ratos De Porao (le plus breton des groupes brésiliens, ou inversement). De la chronique de livres blindée et fouillée : Crass, Spitboy, Ecopunk. De la chronique de disques comme s'il en pleuvait, genre obus de 90 à Gravelotte, dues à Vince, par ailleurs maître d'oeuvre et rédacteur en chef de cet illustré. De la rétrospective : Hugauze (Parkinson Square, Garlic Frog Diet), Slits, One Way System. Comme d'hab, ce sont des heures de lecture en perspective, puisque, en petits désordonnés que vous êtes, vous vous baladerez là-dedans comme dans un labyrinthe, ce qui vous obligera donc à faire de fréquents allers-retours pour TOUT (je dis bien TOUT) lire. Et parce que vous êtes sympathiques, pour la première fois, Punkulture propose un CD pour accompagner ce décriptage punk. Un disque qui rend compte de l'édition 2016 du festival "Fiesta La Mass", avec du beau monde au programme : Braindead, Brigitte Bop, Skaferlatine, Autonomads, Gutter Demons, X Syndicate, Angelic Upstarts, le Pélican Frisé, Greenland Whalefishers, Ruts DC, Klasse Kriminale, Guerilla Poubelle, 103 Pogo, les Caméléons, et 1 ou 2 titres par groupe. Avouez que c'est quand même autre chose que les compils NRJ. Mass Prod est peut-être en phase de redressement pour ce qui concerne les concerts (après 1 ou 2 festivals assez calamiteux), mais, du côté du label et du fanzine, ça va, l'asso ne se porte pas trop mal. Petit bonus, un trombinoscope qui permet de voir la tronche d'une bonne partie des bénévoles qui font tourner la boutique. Comme ça, vous pourrez leur payer un verre la prochaine fois que vous irez voir un concert Mass Prod, ils le méritent bien. Rendez-vous en fin d'année pour la prochaine séance ? Wait and see.

BASTON LABAFFE Episode 6

C'est toujours un plaisir de retrouver un nouveau numéro de Baston Labaffe, le seul audio-zine connu de nos services, même s'il n'est pas fiché S. Et là, respect, Manu a mis les petits CD dans les grands emballages. Pour la première fois, ce volume est double, soit environ 2 heures de papotage, de musique, de zigouigouis et autres divers sifflements stridents (en fait, non, de ces derniers, y en a pas, mais j'avais juste envie de placer la formule). Si la durée est double, le cocktail reste le même. Essentiellement de l'interview, toutes réalisées par Manu, aux commandes du zine comme il l'est à celles du label Zone Onze. Par ordre d'apparition dans les enceintes, les québécois de Sonic Avenues, du power-punk avec l'accent de là-bas, du moins en entrevue, puisque le groupe chante en anglais, les français de Better Than Dead, du punk, les français de Mental Distress, du hardcore-punk, les allemands de Todeskommando Atomsturm, du punk encore, les français de Hellbats, du psycho-rock'n'roll, une interview marathon qui occupe une grande partie de la deuxième partie du zine, les français de Bitpart et les américains de Margy Pepper pour une interview croisée de ces 2 groupes punk, par ailleurs amis de longue date dans le civil, ce qui explique qu'ils tournent régulièrement ensemble. Côté musique, les titres éparpillés tout au long de cet opus sont signés des Dahmers (glam suédois), des Nuts (punk italien), d'Ana Curra (pop punk espagnol), de Frite Moderne (punk néerlandais). Quant aux zigouigouis, ce sont les habituels délires sonores, et néanmoins assumés, d'Edouard Nenez, qui ne s'appelle d'ailleurs plus comme ça aujourd'hui, ayant repris son vrai prénom de Pierre, mais j'ai encore du mal à m'y faire. T'inquiète mon gars, dans 10 ans, ça devrait le faire. Si ce numéro est double, c'est parce que Manu ne voulait couper aucune des interviews proposées, et aussi parce qu'il en avait en stock depuis pas mal de temps, qu'il n'avait pas pu caser dans les volumes précédents. Un numéro double qui devrait rester exceptionnel, selon ses dires. Mais allez savoir, suffit qu'il croise pas mal de groupes intéressants pour qu'il engrange encore plus d'interviews que de besoin pour les prochaines éditions. Pour terminer, petite note personnelle. Ce numéro 6 de Baston Labaffe est le premier que je peux diffuser dans mon émission de radio, puisque les interviews en allemand et en anglais sont traduites en direct, donc compréhensibles pour mes chers auditeurs. Dans les numéros précédents, elles n'étaient pas toujours traduites, ce qui posait problème. Certes, celles en anglais, j'aurais pu le faire moi-même, mais il aurait fallu pour ça que je saucissonne le zine, ce qui n'aurait été guère heureux à l'écoute. Ici, c'est cool, il m'a juste suffi de glisser les 2 CD dans les lecteurs idoines et laisser couler, une émission facilement préparée, merci Manu ! Petite note bis, le numéro 7 est déjà en préparation, ça turbine grave chez les chiens à punk.

Divers

Que Vive Le Rock Libre en est à son n° 52. Ca revient au format habituel, 4 pages A5, et toujours que du bon, que du punk. A télécharger ici : <http://traumasocial.fr> @@@ Nouvelle lettre d'infos **Deviance**, la n° 40, surtout destinée à présenter les nouveautés du label **Kanal Hysterik**, punk, crust, et autres joyeusetés du même tonnelet. Feuillet à télécharger ici : <http://steph.deviance.free.fr> @@@

PENADAS POR LA LEY : Malos tiempos para la libertad (CD, Cn'r/ Guerrera Records/Guns Of Brixton Records/Mass Productions/Bambam Records/Rilrec)

"Sale temps pour la liberté", tel est le titre du quatrième album de Penadas Por La Ley, et le trio sait de quoi il parle. En effet, Naty et Fabi, qui ont formé le groupe en 1992, sont argentines. Et quand on connaît les vilénies commises par les différentes dictatures militaires dans ce pays jusqu'en 1983, notamment sous Peron et Videla, pays qui, par ailleurs, a accueilli de nombreux nazis en fuite, on comprend qu'elles soient très au fait de ces libertés bafouées. De plus, depuis 2001, Naty et Fabi sont installées à Bilbao, en Espagne, pays certes européen, mais qui n'a pas, loin de là, renié son héritage franquiste, comme en témoigne la récente crise catalane, le gouvernement de Rajoy n'hésitant pas à emprisonner des dirigeants catalans pourtant légitimement élus. Pour un peu, on se croirait dans la Russie de Poutine. Alors, oui, "Sale temps pour la liberté" proclament-elles tout au long de cet album. Outre leur activisme politique, les 2 femmes sont aussi des militantes du mouvement LGBTBQ, ce qui, dans une Espagne encore largement plombée par la religion, ne doit pas être facile tous les jours. Quand on voit le déferlement de haine et de violence de la droite traditionaliste au moment du vote de la loi sur le mariage pour tous dans une France pourtant officiellement affranchie de la tutelle des cathos, on a de quoi s'interroger. Bref, tout ça pour dire que Penadas Por La Ley a le punk chevillé au corps, un punk sans une once de graisse, sans sucre ajouté, sans édulcorant. Le trio (Naty et Fabi en sont le noyau dur, le poste de batteur, ou de batteuse,

étant pourvu au coup par coup) délivre une dizaine de titres coups de poing, d'uppercuts bien sentis, de directs foudroyants. On est rarement au-delà des 3 minutes. On ne s'éternise pas, on ne perd pas son âme en vaines digressions, on ne donne pas dans la démonstration technique aussi chiant qu'un discours de réception d'un académicien. Penadas Por La Ley, incarnations mêmes de la révolte consciente, en ont gros sur la patate, ou le haricot (2 plantes originaires d'Amérique, forcément), et exsudent leur rage avec force accords rageurs et textes vindicatifs. Quand on est en colère et que rien ne vient l'atténuer, il faut bien que ça sorte, que ça s'exprime, que ça s'expulse, et le punk, c'est justement fait pour ça. "Sale temps pour la liberté", raison de plus pour se battre et la défendre. Quand elle aura vécu, il sera trop tard pour pleurer.

MR. GODSON/ROCK'N'ROLL TELEVISION : Split volume 1 (Split CD, PCT Musique)

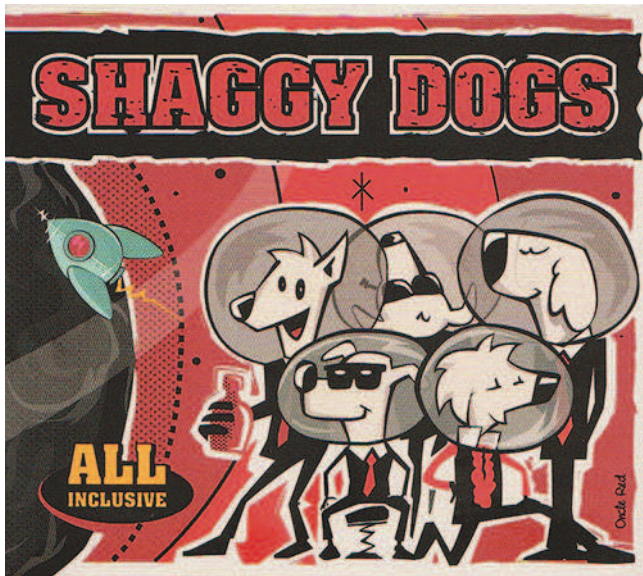
PCT Musique est un tout jeune label québécois (Montréal) qui, outre des disques "normaux", a aussi pour ambition de se spécialiser dans les split CD. Pour l'heure, les 2 premiers volumes de la série proposent chacun 1 groupe français et 1 groupe canadien, histoire de célébrer un cousinage transatlantique triomphant. L'opus inaugural associe les limougeauds de Mr. Godson et les canadiens de Rock'n'Roll Television. Avec 4 titres chacun. Du côté de Mr. Godson, c'est toujours de punk dont il s'agit, avec cependant une petite dérive rock'n'roll pas désagréable. Après un EP et un album, ce carré de nouveaux titres vient enrichir un répertoire toujours infaillible. On y trouve un "We are the last one to survive" éloquent, dont on se demande même pourquoi le groupe a attendu si longtemps pour l'enregistrer, puisque le titre fait écho au nom complet du groupe, Mr. Godson Will Be The Last One To Survive. Vous comprenez pourquoi on a tendance à le raccourcir et à n'en garder que la première partie ? L'entière, ça a du mal à tenir sur une carte de visite. 4 morceaux qui vous déboîtent la mandibule et vous collent au mur. A suivre, Rock'n'Roll Television, de Montréal, un punk'n'roll qui doit beaucoup aux Ramones ("I don't wanna be smart"), même énergie galopante, même mélodies jaillissantes, même guitares rouleau compresseur, mêmes harmonies vocales sous amphétamines, le genre de truc irrésistible qui fait toujours son petit effet en société. A noter que les 4 titres du groupe sont également parus en EP. Ca double ainsi les chances de vous les procurer, sauf à faire preuve de mauvaise volonté. "Game over" est-il affiché au verso du disque, une recommandation que vous seriez bien aimable de suivre à la lettre.

STYGMATE : Sans couleurs fixes (CD, Kanal Hysterik/Konstroy/ Zone Onze Records/Trauma Social/Maloka/Stygmate)

En même temps que les loups, de nos contrées avaient aussi disparu leurs légendaires meneurs. Les bestioles enfin revenues, les bonshommes vont-ils, eux aussi, faire leur retour dans nos campagnes ? J'imagine que les électeurs bien réacs de "Chasse Pêche Nature et Traditions" ne le verraient pas d'un bon oeil (le seul qui reste à Jean-Marie ?), eux qui n'ont qu'une envie, éradiquer la menace supposée de ces nouvelles bandes lupines, tout comme celle des ours, tout en se prétendant défenseurs de la nature, cherchez le paradoxe. Si les meneurs devaient se remettre à parcourir la cambrousse à la tête de leurs meutes, il semble que Stygmate se soit déjà mis sur les rangs pour réactiver la vieille tradition. C'est en tout cas ainsi que j'interprète le design de la pochette du nouvel album du groupe parisien. Meneurs modernisés néanmoins, puisqu'il est hors de question de ne pas trimbaler sa guitare électrique dans ces nouvelles quêtes nocturnes. Stygmate en version newlook des punks à chiens devenus punks à Ysengrin, ça aurait de la gueule. D'autant que le punk de Stygmate est tout sauf atrophié du bulbe. Les textes sont toujours aussi littéraires et intelligents, héritage d'un pot commun qui verrait chanson française et punk-rock mélanger leurs molécules pour le meilleur de chaque genre, sans que ça sonne arriviste pour autant. Des textes qui décryptent un quotidien pas toujours très folichon, parfois glauque, parfois pathétique, mais où, malgré tout, transparaît toujours une petite lueur d'espoir, même loin, très loin, tout au bout d'un tunnel qui paraît pourtant interminable. Même la musique du groupe, si elle repose sur une base punk, n'a rien du côté binaire de la chose, bien qu'hérissée de décharges électriques. Elle sait user de détours pour garder une certaine accessibilité au commun des mortels non punk. Dans un monde parfait, Stygmate pourrait fort bien assurer la transition entre public punk et public petit-bourgeois ou franchouillard, entre le caniveau et Saint-Germain des Près ou la guinguette. Mais ça, ce serait dans un monde idéal, qui, de fait, n'existe pas. Alors, c'est pas demain qu'on entendra Stygmate sur France Culture ou sur RTL. Mais est-ce un mal, a-t-on besoin d'eux pour savourer notre Stygmate pluriannuel ?

Eric TER : Play it up ! (CD, Chic Parisien - <http://chicparisien.fr>)

La trogne burinée comme un hobo de troisième zone qui aurait passé sa vie sur le toit d'un wagon de chemin de fer, Eric Ter trimbale sa soixantaine de printemps sur les scènes blues hexagonales depuis une bonne quarantaine d'années. Au milieu de cette vie consacrée à la musique, on note même une quinzaine d'années passées aux Etats-Unis, à Los Angeles, là où il a parfait son approche d'un blues assez éloigné des racines du genre. Eric Ter, ce n'est pas tant le blues du Delta qui le fait tressaillir, que le blues aventureux développé ailleurs que dans ses berceaux traditionnels, Chicago compris. Le blues d'Eric Ter résonne des rudesses du rock ("Play it up !"), des fanfreluches du folk ("Jack & Jill"), des cajoleries du swing ("Head rush"), des syncopes du funk ("Tim Judd's hat"), des langueurs de la country, chaque ingrédient dosé à la balance à herbe pour un rendu optimal. Avec Eric Ter, on oscille entre JJ Cale et Calvin Russell, la nonchalance, voire l'indolence, ensoleillée du premier et l'âpreté du second. Eric Ter a enregistré ce nouvel album en trio, sa guitare, une basse ou une contrebasse, selon l'occurrence, et une batterie. Pour les fioritures de studio, on repassera, ce disque reste organique et essentiel, pas décadent pour 2 sous. Et personnel, très personnel.



SHAGGY DOGS : All inclusive (CD, First Offence Records)

Souvenez-vous, le premier être vivant à avoir été envoyé dans l'espace ne fut pas Yuri Gagarine, mais la chienne Laïka. On oubliera bien sûr les bactéries originelles qui, telles un alien accroché au Nostromo, ont voyagé sur le dos d'astéroïdes divers pour finir par atterrir sur Terre, puisque, d'évidence, ce ne sont pas les hommes qui les y ont envoyées, au contraire, ce sont elles qui ont donné naissance, par un étrange hasard biologique, à l'Homme. Fort de ce postulat initial, la chienne Laïka, pas les bactéries, faut suivre un peu, les Shaggy Dogs ont envisagé la possibilité que la petite batarde n'était peut-être pas morte 7 heures après son décollage, en orbite autour de notre planète, et qu'elle avait peut-être rencontré, dans l'espace, un de ses congénères, et que, les hormones aidant, ils aient eu une descendance. Les Shaggy Dogs. Du coup, nos caniches ont décidé de se mettre en scène sur la pochette de leur nouvel album, en conquérants ou touristes de l'espace, voire en cabots androïdes. Allez savoir avec les forces vitales de l'espace intersidéral. Une histoire qui se tient et qui vaut bien les niaiseries de la saga "Star Wars". De toute façon, une fois redescendus sur Terre, les Shaggy Dogs sont revenus à leur préoccupation première, la musique. Même en ayant personnellement raté quelques épisodes précédents, cet "All inclusive", une fois les comptes arrêtés et dûment validés par l'expert de service, s'avère être le septième album des Shaggy Dogs, 20 ans après leurs primes glapissements. Le groupe, désormais augmenté d'un pianiste, reste fidèle à sa pâte primale, le pub rock à l'anglaise, et plus spécifiquement celui de Dr Feelgood. Logique pour ceux qui se sont fait les crocs, en 1998 et 2000, en participant aux 2 volumes du "Tribute to Lee Brilleaux" initié par le label Outside Records. Eternel hommage est ici rendu au groupe de Southend par une reprise de "No mo do yakamo", que Dr Feelgood avait lui-même adapté du "No mo do Giacomo" du chanteur américain Tim Krekel. Même le choix du producteur de "All inclusive" respecte cet amour du pub-rock, puisque Gary Bromham a travaillé avec Nine Below Zero (on ne relèvera pas, par ailleurs, ses travaux avec U2 ou George Michael, faut quand même pas déconner, une image ne garde sa

valeur que si elle n'est pas écornée). Et puis tiens, tant qu'on est dans les civilités, notons également le morceau "Link Wray", une dédicace au grand guitariste américain, avec de nombreuses citations de ses riffs les plus célèbres. Globalement, on parle donc de pub-rock avec les Shaggy Dogs, mais pas que, quelques lambeaux de rock'n'roll ou quelques bribes de rhythm'n'blues venant exhausser le frichti, tambouillé aux guitares nerveuses, aux rythmiques pétillantes, à l'harmonica grumeleux, au chant musclé. Back to les mid 70's, quand une poignée de gangs de cockneys mal élevés décidaient de se frotter à une musique américaine déjà largement défrichée, 10 ans auparavant, par d'autres morveux londoniens en mal de références enracinées dans une culture aux antipodes de la société de classe anglaise. Le pub-rock, une musique à boire, dans le sens noble du terme, comme au pub, entre gens de bonne compagnie et de bonne tenue, davantage qu'un simple gimmick.

FACTEUR SAUVAGE : Facteur Sauvage II (CD, Mr Morezon - www.freddymorezon.org)

Il y a parfois de ces OVNI musicaux, qu'on se demande si les extraterrestres, finalement, n'auraient pas atterri au hasard sur cette foutue planète, et n'en auraient pas colonisé d'infimes parcelles, où ils vivraient en autarcie et y développeraient une culture propre, loin des fléaux de nos sociétés humaines. Tiens, Facteur Sauvage, par exemple, si ces mecs-là sont de la lignée sapiens sapiens, je veux bien me les bouffer toutes crues, sans sel et sans moutarde. Y a forcément de l'ET qui a fricoté avec de l'humain pour engendrer ces 3 forbans vu la musique qu'ils nous pondent. La formation déjà, un chanteur à la voix aussi caverneuse qu'un troll des montagnes, un bassiste qui a dû trouver que 6 cordes sur une guitare c'était trop chiant à maîtriser, et un batteur qui, selon ses propres mots, utilise une batterie "préparée", et allez donc savoir ce qui se cache derrière ce terme, sinon quelque hybridation contre nature entre une vraie batterie organique et des machines nées de l'esprit torturé d'un savant fou. Avec un tel pedigree, ce trio improbable ne peut décemment pas faire une musique aseptisée, formatée et innocente, ce serait contre-nature. Facteur Sauvage, c'est un mélange anarchique de jazz fantomatique, genre Tom Waits scrofuleux, de blues dégénéré, genre Captain Beefheart extatique, d'avant-garde bastringue, genre the Ex déviant, de noise démembrée, genre Sonic Youth halluciné. L'approche auditive de Facteur Sauvage est ardue, pire que le K2 par sa face nord, mieux vaut être préparé et armé sous peine de souffrir de graves troubles acoustiques. Facteur Sauvage, c'est pas ce que vous écouteriez au mariage de votre cousine du Larzac ou au baptême de votre petit-neveu morvandiau. En revanche, pour entrer en transe sans utiliser de substances prohibées, Facteur Sauvage, c'est de première bourre. Et, une fois que vous êtes dans un état second, c'est là que la magie opère, que vous entrez de plain-pied dans vos rêves les plus dingues, ou vos cauchemars les plus expressifs, les plus radicaux n'étant pas forcément ceux que vous attendiez. Facteur Sauvage sont de fiers guerriers de l'accord déstructuré, d'altiers gladiateurs de l'arpège abrasif, d'arrogants chevaliers de la mélodie bouleversifiée, à la fois Attila, Spartacus et Prince Noir en route pour une petite virée raboteuse et chaotique dans des contrées à peine défrichées par la civilisation. De quoi entretenir une légende et passer à la postérité.

The DEAD BROTHERS : Angst (CD, Voodoo Rhythm Records)

Un nouvel album de la miteuse fanfare suisse des Dead Brothers est toujours un événement, tant les helvètes savent dynamiter les folklores européens (surtout ceux d'Europe Centrale) à grands coups d'explosions punk, country ou blues. A eux seuls, ils définissent ce qu'aurait dû être le blues européen si le genre n'avait pas été inventé aux Etats-Unis. Ils sont juste arrivés trop tard, le blues, il ne peut y en avoir qu'un, et ce sont les anciens esclaves du Delta qui l'ont créé. Tant pis. Un jour, on reconnaîtra les mérites des Dead Brothers. Pour l'heure, succombons à l'illusion. Une fanfare donc, mais pas la clique lambda qui défile le dimanche dans les grand-rues de nos villages, avec les majorettes pour faire-valoir. Cette fanfare là n'utilise que des instruments inhabituels, inusités, oubliés de la mémoire collective, violon, tuba (parfois jusqu'à 5 en même temps, je vous laisse imaginer le foin que ça peut faire), banjo, wurlitzer (celui des origines, acoustique), cistre, cornemuse suisse, dobro, cloche, accordéon, hélicon, scie musicale, trompette de poche, mandoline, que du pas banal, mais presque uniquement de l'acoustique (on n'entend de la guitare électrique que sur 2 titres). Il en va de même des chansons, qui se partagent pour moitié entre originaux et reprises. Et les reprises, là encore, ne font pas dans l'ordinaire. A part peut-être "Les papillons noirs", écrit par Serge Gainsbourg pour Michèle Arnaud

dans les années 60, et repris par Bijou dans les années 70. Mais même cette reprise se joue des codes du rock traditionnel en étant arrangée sur un rythme de rumba, Rodolphe Burger ayant été invité à chanter la partie initialement vocalisée par Gainsbourg, ce dernier ayant décliné l'offre qui lui a été faite, prétextant être mort, une belle preuve de mauvaise foi puisque les Dead Brothers eux-mêmes, cousins des fanfares funéraires de la Nouvelle-Orléans, trafiquent allègrement avec la camarade. Le reste emprunte au folklore des montagnes suisses ("Zeirly", "Es isch kei soelige stamme"), aux ballades funèbres ("Pretty Polly"), à la musique classique ("Mean blue spirits" mouliné via Chopin), à la musique cajun ("Marie Mouri"). Du côté des originaux, les Dead Brothers ne sont pas plus enjoués, évoquant train fantôme ("Ghost train"), peur ("Angst") ou "Baron Samedi". Ce disque est noir, très noir, presque moyen-âgeux, il ferait une parfaite bande-son pour une série sur la Guerre de Cent Ans. A ne pas mettre entre toutes les oreilles, surtout les moins curieuses et les plus formatées à la soupe pop.

Benjamin PETIT : 5° sud (CD, French Paradox)

J'en suis bien conscient, on ne parle pas assez de jazz dans cette modeste feuille de chou, mais il est vrai que, quand on catégorise la musique, il n'est pas toujours facile de passer d'un style à l'autre. A fortiori, en matière de promotion, à partir du moment où la "442ème Rue" se veut avant tout d'obédience rock, les labels de jazz ne risquent pas de m'envoyer leur production, dommage. Il n'y a guère que ces abrutis de rappers pour bouffer à tous les râteliers et à inonder ma boîte mail de leurs informations sans intérêt. En fait, c'est par l'intermédiaire de la radio que j'ai pu mettre la main sur cet album du saxophoniste Benjamin Petit. Et comme je suis un garçon sérieux, je me suis renseigné sur le personnage, histoire de ne pas écrire trop de conneries. Et là, surprise, le parcours du bonhomme est tout sauf prévisible. Primo, la musique n'est pas sa profession principale, au vrai, il est pilote de ligne, manoeuvrant des Boeing 737 comme moi je fais un créneau ma Ford Ka. C'est sûr, ça se pose un peu là quand on décline son état-civil. Un succédané mondain plus avouable que la noblesse d'apparence de la révolution industrielle. Et ça explique le graphisme de cet album, puisqu'on le voit poser dans un aéroport en tenue de pilote. Secundo, en tant que saxophoniste, avant cet album, il a surtout cachetonné dans la variété, accompagnant notamment Michel Jonasz (ça va encore, c'est pas ce qu'il y a de pire), Doc Gyneco (euh, comment dire ?) ou Lionel Richie (euh, oui, c'est cela, oui). "5° sud" est le premier album de Benjamin Petit en tant qu'artiste solo, à la tête d'un quartet qui, outre son saxophone, comprend un pianiste, un contrebassiste et un batteur, ce qui n'est pas sans rappeler quelques-unes des formations emmenées par Charlie Parker au début des années 50. Certes, je ne vais pas placer Benjamin Petit au niveau de Charlie Parker, mais il faut quand même admettre que l'aviateur se défend plutôt bien avec son saxophone, et comme compositeur, cet album n'étant constitué que d'originaux, à l'exception d'une reprise surprenante, et méconnaissable, de la comptine scout "Colchiques dans les prés". Le jeu de Benjamin Petit est limpide, tout en volutes et en circonvolutions, il se glisse avec fluidité dans les enceintes de votre chaîne hi-fi. S'il pilote ses Boeing comme il joue de son instrument, il devrait être capable de leur faire faire une série de loopings sans que les passagers ne s'en aperçoivent. Il est vrai que, à la base, le saxophone n'est pas franchement un instrument agressif, dans le jazz encore moins que dans le rock'n'roll. Du coup, qu'un pilote de ligne puisse en jouer procède d'une certaine évidence, il doit y avoir quelques similitudes à pianoter délicatement sur les clés ou à éviter les à-coups en tenant un manche à balai, même si ça n'est que pure hypothèse de ma part, n'ayant jamais joué de saxophone ni piloté le moindre coucou de ma vie. Bref, du jazz de cette qualité, au jour d'aujourd'hui, alors que le genre a parfois été fort malmené avec le free-jazz ou le jazz-rock, j'agré.

LOOLIE and the SURFING ROGERS : Tell me what you want (CD, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

Loolie and the Surfing Rogers, c'est une machine à remonter le temps, direction les sixties, sans barguigner. Leurs 2 premiers singles nous avaient déjà prévenus, ce premier album ne fait que confirmer que le groupe n'est pas né dans la bonne fenêtrée de tir de l'espace-temps. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Loolie and the Surfing Rogers font comme si le destin ne leur avait pas joué ce sale tour temporel. Sixties ils sont dans l'esprit, sixties ils restent dans leur musique. Les croyances, dans cette conception intellectuelle, ça ne se discute pas. Au fil des 12 titres de ce disque, ils baguenaudent du côté des girl-groups ("Do you understand", "Suspendue", "Shumba"), de la soul à la Tamla-Motown ("Tell me why"), du rock'n'roll-rockab

("Hey babe", "Fly fly"), de l'exotica ("Arabian night"), du cabaret jazzy ("November rain"), de la ballade sensuelle ("Sweet caresses"), du rock-steady ("Take a good look at me"), sans que rien ne sonne faux, sans que rien ne fasse kitsch, sans que rien ne paraisse en toc. Entre la voix de lolita gouailleuse de Loolie, le saxophone volubile de Mat Le Rouge (Jim Murple Memorial), la guitare appliquée d'Antoine Pozzo Di Borgo (Jim Murple Memorial, Têtes Raides), la batterie swinguante d'Eric Delloye et la basse rondelette de Grégoire Fauque ou François Sabin, Loolie and the Surfing Rogers est une grenade à fragmentation qui éclate sans prévenir, vous laissant béat de surprise et sonné pour le compte. Sauf, bien sûr, si vous avez déjà jeté une oreille sur leurs singles, ou si vous les avez déjà vus en concert. Dans ce cas, de surprise il n'y a plus, juste la confirmation que Loolie and the Surfing Rogers s'intègrent parfaitement dans une certaine scène revival, sans être nostalgiquement passésistes. Sixties, certes, mais pas bloqués non plus au point de ne pas en revenir. Une machine à explorer le temps, quand elle est bien conçue, elle est censée fonctionner dans les 2 sens. Loolie and the Surfing Rogers, aujourd'hui, ça me rappelle un peu Ici Paris d'il y a 40 ans, le Ici Paris original, celui avec Marie "Al Kha Raz", même rock'n'roll acidulé, même attitude goguenarde et même fraîcheur mentholée.

SCROTUM : Vermeille (LP/CD, Les Disques A Rebours - www.LDAR.com)

SCROTUM : Seulerie (CD, Des Tracteurs Aux Fesses/Fécal Feutré)
Souvenirs, souvenirs ! Souvenirs des années 90 quand mon chemin s'est retrouvé, de temps en temps, à croiser celui de Scrotum, groupe alors basé à Semur en Auxois (cherchez pas, c'est juste une petite tache d'encre sur la carte de la Côte d'Or). Souvenirs de concerts dans un bar improbable, à Méluzien (cherchez pas, c'est une tache encore plus minuscule sur la carte du sud de l'Yonne, au milieu de nulle part). Souvenir, surtout, d'un concert à Sens où j'avais programmé Scrotum en première partie de Warum Joe, le genre truc pour lequel j'éprouve toujours une certaine fierté de l'avoir fait, même si, sans surprise, ça s'est joué devant 2 velus et 3 chevelus (on ne pouvait y trouver ni pelés ni tondus à l'époque, aujourd'hui, ce ne serait plus pareil, à commencer par votre scribouillard de service). Bref, Scrotum, c'était un groupe à suivre plus ou moins convulsivement dans le coin, un vrai groupe punk qui glaviotait sur tout ce qui bougeait, même sur ce qui ne bougeait plus d'ailleurs, z'étaient pas regardants quand il s'agissait de filer de la mandale bien appuyée. Et puis, après une paire de 45t et un CD, à la fin des 90's, Scrotum s'est lentement ratatiné, telles les bourses desséchées d'un doyen de l'humanité. Au fil du temps, j'ai toujours croisé plus ou moins régulièrement Philippe, le guitariste, désormais installé à Orléans. Et vous savez ce que c'est quand on rencontre un ancien combattant avec qui on a partagé un bout de tranchée, on se remémore le bon vieux temps, on se la joue "c'était mieux avant", et on évoque d'éventuelles possibilités... Jusqu'à ce que, en 2017, quasiment 20 ans après les derniers feux jetés par le Scrotum original, Philippe m'annonce que le groupe a rebranché ses amplis. Et moi de le croire sur parole, pas de scepticisme déplacé, connaissant les grognards, c'était sûrement pas de la menterie. Oh, pas de quoi révolutionner le gotha punk. Scrotum ne s'est pas reformé pour remonter sur scène, juste pour s'amuser un peu en répétition, et trouver le moyen d'appuyer sur la touche "rec" d'un enregistreur installé dans les parages, au cas où. Sortent ainsi du néant une paire de morceaux début 2017, que Philippe me fait parvenir, comme on envoie une carte postale à un cousin lointain, juste pour dire qu'on est toujours vivant. Et puis, à l'automne, en visite au salon du disque d'Orléans, je croise le Philippe, comme tous les ans. Et là, au lieu de se la jouer vétérans égrenant nos anciens faits d'arme, le voilà qui m'annonce tout de go que, ça y est, Scrotum vient de sortir un album. Rien que ça ! Putain, mec, t'aurais pu y mettre les formes, j'ai failli avoir une attaque. Un nouvel album de Scrotum ! Un vinyl qui plus est, 12 titres, à l'ancienne, "Vermeille". Et bordel, c'est bien le même punk-rock corrosif qu'il y a 20 ans. A peine plus de 2 minutes par morceau (souvent moins), des textes éruptifs qui dénoncent et revendiquent tous azimuts ("Sale con", "Infection", "Pognon", "Rommel", de la poésie punk, de la vraie), du punk-rock comme on en faisait au tournant des 70's et des 80's (pour un peu, on se croirait sur une compil "Chaos en France"), avec des guitares aussi crades qu'un 4x4 à l'arrivée d'une étape du Dakar, une basse aussi gracieuse qu'un bulldozer dopé au propergol, une batterie aussi délicate qu'une charge de hussards polonais à Klouchino, un chant aussi mélodieux que le cri d'amour d'un grizzly qui ne s'est pas dégorgé le poireau depuis une décennie (et comme il ne peut pas se branler, ça doit quand même le titiller sévère). Du punk-rock d'aristo, qui vous écorche les esgourdes, qui vous gratte le lard, qui vous récure les boyaux. Pas ce punk pop et frelaté dont "Rock & Folk" fait ses choux gras, non, ce bon vieux punk pissex et salingue qui sent la

bière et la sueur, qui vous imprègne le jean et le t-shirt et que vous sentez encore dans votre piaule une semaine plus tard. Enfin, cerise sur le gâteau (quoique, cerise, pomme avariée plutôt), Scrotum décline aussi cet album en CD, avec 6 titres en sus des 12 d'origine. Là, c'est plus de la gourmandise, c'est de la goinfrerie, à s'en foutre partout sur le plastron, à s'en faire dégouliner sur les doigts, à s'en récupérer dans la barbe de 3 jours. Parmi ces "nouveaux" titres, l'un de mes préférés, l'un des 2 que Philippe m'avait fait parvenir à l'origine, "Les bonbons asticots". Quand je vous dis que Scrotum ne sont pas du genre à faire dans le raffinement, ni culinaire, ni musical. Scrotum, le punk-rock qui ravigote. En revanche, pour l'instant, il n'est toujours pas question que le groupe remonte sur scène. Bah oui, c'est qu'ils n'ont plus 20 ans non plus, leurs artères commencent à se rappeler à leur mauvais souvenir, les poumons de Jérôme aussi, le batteur du groupe, qui en est également le chanteur, et là, concilier les 2, ça commence à devenir difficile. Non, Scrotum, ce n'est définitivement pas Genesis. Scrotum, ça a des couilles, et ça sait s'en servir.

.....
Cette chronique aurait pu (aurait dû ?) s'arrêter là, quelques mois après la sortie de "Vermeille", et quelques semaines après que je l'ai écrite. Mais non, ça aurait été trop simple. Un soir de concert à Orléans, je recroise Philippe, venu supporter le groupe de sa douce (les Brunettes qu'il s'appelle le groupe, que des filles, à part le saxophoniste, enfin, je crois, du garage-pop pas désagréable, à suivre). Et le voilà qu'il m'annonce tout de go que Scrotum vient de sortir encore un nouvel album. Ah ben non les gars, vous voulez ma mort, je frise l'apoplexie, comment voulez-vous que je digère tout ça en si peu de temps ? Il n'en a pas sur lui, mais c'est pas grave, une semaine après, le machin m'est délicatement apporté jusqu'à ma porte par le facteur, qui a dû se dire que le paquet était trop précieux pour être négligemment déposé dans ma boîte. En même temps, je ne vois pas bien qui aurait pu me le chourer, sûrement pas les voisins, pas le genre, encore que sur un malentendu, allez savoir. Et encore un album, un vrai, 16 titres de punk visqueux, que Scrotum vient de sortir, à peine plus de 6 mois après le précédent, "Seulerie" qu'il s'appelle celui-là. Manifestement, en 20 ans, ils ont eu le temps d'écrire, ils ont du stock, alors autant en profiter tant qu'ils sont encore capables de gratouiller leurs guitares, de taper sur leurs tams-tams et de tapoter leurs claviers. La recette reste immuable, du punk-rock en fusion, porté au rouge, qui vous saute au museau comme un facehugger, avec un graphisme du même tonneau, dû à Jérôme, le batteur, du pointillisme cubiste sombre et ombreux. 2 albums pour un même diptyque, ils n'ont pas perdu leur temps à se reformer les gourgnafriers. Surtout que, cette fois-ci, c'est décidé, ils remontent sur scène, retrouver les sensations de leurs 20 ans, la montée d'adrénaline, la bière tiède, les punks qui pogotent (même en fauteuil roulant) et qui reprennent en chœur leurs grivoiseries. Le genre de commémoration où il faudra être pour pouvoir le raconter plus tard à ses arrière-petits-enfants. On ne va pas laisser ça aux poilus ou aux compagnons de la Libération, malgré tout le respect que je leur dois. Maintenant, reste à savoir si, le temps que je mette la touche finale à ce numéro, ils ne vont pas nous larguer une autre volée de bombinettes, au rythme où ils vont, ils en seraient capables les bougres. Halte aux cadences infernales merde ! On en connaît qui sont partis en grève pour moins que ça.

ASPHALT TUAREGS : Raw art act (CD, Antitune Records - antitunerecords.fr)

Tranquillement, à la coule, autant dire le contraire de la musique du groupe, Asphalt Tuaregs étoffe sa discographie avec ce cinquième album (auquel il faut ajouter le split partagé avec les Ashtones), tout ça en 10 ans d'existence, on a connu des cadences moins stakhanovistes. Pourtant, Asphalt Tuaregs, ça n'est pas le groupe dont on parle le plus dans le landerneau du rock'n'roll électrique à taux élevé de testostérone, à haut voltage, à forte densité de système pileux. Ce qui n'empêche pas les havrais de nous envoyer sa douzaine de titres syndicaux dans notre face cramoisie de désir. Recevoir un nouvel album d'Asphalt Tuaregs, c'est nettement plus bandant qu'une visite guidée de lieux d'une horreur absolue (genre Kaboul, Alep ou l'Elysée, au hasard). Ici, au moins, on sait que les attentats ne seront que sonores et soniques, qu'on ne s'en remettra certes pas, mais que c'est pour notre bien. Asphalt Tuaregs, c'est un sens létal de la mélodie, un touché de guitare qui frise l'insolence tant ça paraît souple et facile, un besoin de tailler dans le vif de l'accord pugnace et teigneux. Asphalt Tuaregs sublime la formule en trio, au point qu'on se demande pourquoi d'autres ont besoin de 2 guitares pour nous maraver la tronche quand eux le font aussi bien avec une seule guibolle. Les mystères de la génétique, sûrement, qui sont au moins aussi insondables que la Fosse des Mariannes. Asphalt Tuaregs vous torche d'habiles rock songs de 3 minutes comme d'autres vous alignent les oeufs coque dans le même laps de temps. Bon, la finalité

n'est pas la même, je vous l'accorde, mais croyez-moi, le plaisir de la dégustation, si, d'autant que ça peut se faire concomitamment, et là, on atteint presque le nirvana. Faut juste éviter la mouillette sur le CD, au risque d'une grave désillusion. Un nouvel album qui sait se tenir en société, avec, pour épauler la dizaine d'originaux du groupe, 2 reprises bien senties, "Life of crime" des Weirdos (punk'n'roll circa 77, excellent choix messeigneurs) et l'obscur "I need a torch" des Suicide Commandos (à peine plus récent, 78, mais plus balèze à dénicher, qui se souvient de ce gang de Minneapolis ?). S'il fallait une preuve de l'authenticité d'Asphalt Tuaregs, c'est là-dedans qu'il faudrait la chercher. On a la classe, ou on ne l'a pas.

EVERSIN : Armageddon genesi (CD, My Kingdom Music)

Depuis 10 qu'ils existent, les siciliens d'Eversin n'entendent pas se soumettre à une quelconque omerta. La loi du silence, ça n'est pas pour eux, au contraire. Eversin a décidé de faire du bruit, beaucoup de bruit, et de le faire savoir. Avec ce quatrième album, ils prétendent interpréter rien moins que la bande sonore de l'armageddon. Au moins, quand arrivera ce combat final entre le bien et le mal, vous ne serez pas dérouter, vous aurez été prévenu. En même temps, qu'un groupe de thrash métal prétende illustrer musicalement cette destruction massive, cette catastrophe planétaire, voire même universelle, ça se tient, ça fait sens, ça procède d'une certaine logique. C'est sûr que ça n'est pas au son d'un flûtiau, d'une guitare sèche ou d'une voix fluette que ça va se lasser pour savoir qui, des armées divines ou sataniques, va vont pulvériser les autres. Faut quand même que ça ait de la gueule, que ça tatane, que ça hurle, que ça fasse sauter les plombs pour que ça reste crédible. Tous ces guerriers annoncés, ce ne seront sûrement pas des petites bites ni des tafioles. On va voir de la tripaille à l'air, de la cervelle explosée, du bras ou de la gambette voler, alors, il vaut mieux que, derrière, ceux qui vont avoir l'honneur de conter ces exploits sur fond musical soient aussi violents, aussi furieux, aussi psychotiques que des berserkers en transe meurtrière. Il y a incontestablement de ça dans la musique d'Eversin, avec ses longues pièces (rien à moins de 4 minutes) traversées d'éclairs de chaleur, d'arcs électriques ou d'éruptions volcaniques. Pour des gusses qui nous viennent d'une île où l'Etna a toujours été réputé servir d'atelier aux forges d'Hephaïstos et où Homère situait le repère des Cyclopes, et notamment de Polyphème, ça reste cohérent. Et puis, au cas où on n'aurait pas bien saisi le message, ou le symbole, Eversin a demandé du renfort à 2 potes à eux, Lee Wollenschlaeger, le chanteur de Malevolent Creation ("Armageddon genesi"), et Ralph Santolla, guitariste de Decide ou Obituary, entre autres ("Soulgrinder"), des mecs dont la réputation de tueurs impitoyables n'est plus à faire non plus. L'armageddon aura donc ses hérauts quand il viendra donner ses petites représentations primesautières sur une terre déjà bien ravagée par l'homme, qui n'a eu besoin ni de dieux ni de démons pour tout détruire et tout saloper. Du coup, on en parlera encore dans quelques éternités, voilà qui est rassurant pour la postérité.

The DEFIGUREHEADS : Chaos & cosmos (CD autoproduit - www.defigureheads.com)

Les Defigureheads sont de beaux spécimens de mutants temporels. Ils vivent définitivement dans le présent, à preuve la sortie de ce premier album, mais ils ont une tendance affirmée à regarder dans le rétroviseur plutôt que sur la route qui défile devant eux. Et le rétroviseur, il miroite allègrement du côté des 70's, c'est en tout cas ce qui se reflète dans la musique des Defigureheads. Oh, bien sûr, le groupe n'est pas purement vintage, ça n'aurait pas beaucoup d'intérêt, les sonorités des années 2010 les taraudent aussi, surtout quand il s'est agi de mixé et de masteriser la chose, ce qui, je vous le concède, n'est pas d'une évidence folle pour le profane. Faut quand même avoir l'oreille affûtée pour s'en rendre compte... Encore que, si vous trouvez un disque enregistré dans les 70's qui sonne comme un mis en boîte à notre époque, vous me faites signe, c'est que les gonzes, alors, auraient fait preuve d'une sacrée dose de prémonition. Mais, au final, ces conditions métaphysiques importent guère. Seul compte le résultat. Et le résultat, en l'occurrence, n'est pas désagréable. Les Defigureheads se présentent en un power-trio qui plombe méchamment ses rythmiques, qui vous aligne des soli dignes de quelques grands ancêtres de la guitare enveloppante, et qui rabote de la mélodie à la densité proche de celle de l'osmium. Les Defigureheads dénoncent leurs principaux inspirateurs sans rougir, Led Zeppelin ou les Who figurant en tête de liste. Y a de ça. Les Defigureheads sont capables de vous transcender de bons petits rock'n'roll ("Like a zombie", "Rock'n'roll babe", "Anger"), comme de vous torcher une ballade bourrée de cassures de rythme ("Misery"), de vous chantourner un blues dégingandé ("Little brother"), voire de vous enfumer une atmosphère psychédélique groovy (l'instrumental "Ten minutes..."), au moins, on ne peut pas leur

reprocher de faire le même morceau photocopié à l'infini. Il y en a pour tous les goûts dans ce premier album dont le titre "vedette", le seul, en tout cas, à ce jour, à bénéficier d'un clip, est "Schrödinger's cat", l'occasion, en outre, d'étaler un minimum de science en remettant en lumière les travaux du physicien autrichien, qui, grâce à un petit tour de passe-passe quantique, avait réussi à "démontrer" qu'un matou enfermé dans une boîte et exposé à la fois à un gaz mortel et une source radioactive pouvait en même temps être mort et vivant. Balèze. Même les connards de religieux n'ont jamais pu en faire autant, vu que leur pseudo credo de vie éternelle n'intervient toujours qu'APRES la mort, et que, surtout, jusqu'à présent, ils n'ont jamais pu en apporter la moindre preuve. De l'art de philosopher avec le rock'n'roll, ce qui ne peut pas nuire.

STYLNIX : Monster tales (CD, Mass Productions/Trauma Social)

Les apparences sont souvent trompeuses. Sur la seule foi de la pochette de cet album de Stylnox, avec ses thèmes fantastiques ou post-apocalyptiques, on se dit que l'on a affaire à un groupe psycho pur jus. Eh ben non, mes colons. Stylnox c'est du punk-rock (avec un chouia de ska) hautement cuivré. Cuivré s'entendant au sens où le groupe compte une section de cuivres complète en son sein, 1 sax baryton et 2 trompettes, et les tuyaux ne sont pas là que pour faire joli, ils font autant de barouf que les guitares, la basse et la batterie, c'est ce qu'on appelle de la complémentarité. Du coup, Stylnox me rappelle un défunt groupe du nom de Kiemsa qui, tout au long des années 2000, faisait pareillement dans le punk-rock énergétique avec une section de cuivres qui vous transperçait les amygdales. Autant dire que Stylnox, avec le même cocktail de bruit, de furia et de riffs venteux est aux antipodes du nom de somnifère que le groupe s'est choisi. En écoutant ce disque, je vous mets au défi de roupiller, ou même de fermer, ne serait-ce que l'espace d'une nano-seconde, une paupière. Effet collatéral, le stock de collyre est indispensable si vous voulez sauver vos pupilles de la cataracte qui vous guette alors. On ne peut tout avoir en ce bas monde. Pour parachever cette oeuvre de réveil généralisé, comment ne pas savourer un petit instrumental comme "Eastern promises" qui, cette fois, lorgne vers les efforts les plus ensoleillés de King Kurt. Décidément, les gens de Stylnox savent où aller planter leurs racines. Faut dire aussi qu'avec plus de 20 ans de tradition punk derrière eux, Stylnox n'ont plus besoin de se creuser le caberlot pour nous pondre d'efficaces feux grégeois aptes à illuminer les moments les plus tristouilles de notre existence. Bref, Stylnox, ça devrait être remboursé par la Sécu, c'est pas ça qui devrait en creuser encore un peu plus le trou.

TABULA RAZA : Nouvelles barricades (CD, Socialcrash/Zone Onze Records/General Strike/Trauma Social)

On peut être punk et avoir fait du latin dans sa jeunesse. Dans ce cas, il en reste toujours quelques réminiscences. Cf Tabula Raza. Après, on n'est pas obligé d'être bon en orthographe en plus, un "s" qui se transforme en "z", c'est vite fait. A preuve Tabula Raza. En même temps, un "z", ça veut dire Zorro, alors on pardonne d'autant plus facilement. On peut être punk et connaître ses classiques télévisuels. Et sinon, Tabula Raza, c'est quoi-t'est-ce donc ? Facile, un petit groupe punk qui agace ses voisins depuis une dizaine d'années avec ses petites ritournelles acides et teigneuses. Ils viennent de Dunkerque, ce qui doit aider à être un peu aigri. Tous les punks ne peuvent pas venir des Seychelles ou des Bahamas. On a du bol ou on n'en a pas. Tabula Raza, c'est le groupe qui dresse de "nouvelles barricades" devant son immeuble avec des tables de camping. C'est un début les gars, continuez le combat. Un groupe qui hurle aussi sa rage et sa hargne, sans mégaphone, mais avec tout plein de micros, ce qui, en termes d'efficacité se vaut largement. Tabula Raza, avec la verve minimaliste d'un groupe punk qui préfère un bon slogan à une longue logorrhée verbale, pointe d'un doigt vengeur tout ce qui déraile dans notre belle et ordonnancée société libérale. Et des trucs qui mettent en rogne, il n'y a quasiment que ça, ils ont l'embarras du choix. Sur cet album, en vrac, ça dézingue le capitalisme, et son bras armé, la politique "établie", la boboïsation galopante des cités, et, surtout, de ses anciens quartiers populaires (eux prennent l'exemple de Paris, mais la province n'est pas en reste, loin de là), la misère urbaine de plus en plus visible, mais de moins en moins "prioritaire" dans son traitement (vaut mieux câliner les riches que nourrir les pauvres). Jusqu'à l'ironique "Jawad ne savait pas", sur ce baltringue djihadiste qui a ridiculisé tout le monde, les médias, les flics et la justice, jusqu'à se faire acquitter pour avoir hébergé les terroristes du 13 novembre. Moralité, flinguez à tout va, on ne vous en tiendra pas rigueur, en revanche, ne vous avisez pas de ne pas payer votre stationnement, sous peine d'être qualifié de dangereux délinquant (ne riez pas, c'est ce qu'a soutenu, sans

sourciller, une conseillère municipale en pleine séance publique, il n'y a pas si longtemps, dans ma petite ville de merde de Sens). Encore heureux que des Tabula Raza existent pour appuyer le poing là où-ce que ça fait un peu mal, même si c'est pas ça qui arrêtera l'hémorragie. Des fois, l'effet placebo, ça marche aussi.

GLACE : Glace (CD autoproduit)

Oubliez les subtiles et délicates fragrances vanille-fraise, Glace préfère vous servir un sorbet poivre-piment au dessert, ce qui a l'avantage de mieux faire passer la choucroute-cassoulet qui a tendance à stagner dans l'oesophage quand on en a trop abusé. Ce n'est jamais bon d'avoir un poids sur l'estomac quand on s'apprête à écouter de la bonne musique. Et Glace, c'est de la bonne musique, croyez-m'en. Glace, c'est l'un des nombreux (?) groupes apparus à Sens ces derniers temps, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Glace, c'est surtout l'un des nombreux (!) projets de Benoît, infatigable stakhanoviste rock'n'roll du coin, dont la réputation n'est plus à faire au sein du microcosme local. Actuellement, il a 3 groupes au fer. Outre Glace, c'est aussi le chanteur de Chuck Twins California et le chanteur-guitariste de Bad Dead. Chanteur-guitariste, c'est aussi son poste chez Glace, trio burné qui tape nettement sous la ceinture, même si ça n'est pas réglementaire. Glace, c'est de la balle post-hardcore punk qui envoie le bois comme une escouade de bûcherons canadiens payés au rendement. Imaginez une tournante entre Sonic Youth (pour la puissance sonore) et les Dead Kennedys (pour les excès de vitesse), vous devriez être aussi proche que possible de l'oeil du cyclone pour en sentir toute la force de persuasion. La guitare lamine, la basse gronde, la batterie pilonne, et la voix s'égosille, bref, on frise la perfection sonore. Je m'étonne même qu'ils n'aient pas encore été approchés par Dassault pour aider à la conception du successeur du Rafale, on aurait sûrement plus de chances d'en vendre de celui-là. Et peu importe que ce soit à tous les apprentis dictateurs de la planète. Tant que ça fait rentrer des brouzoufs dans les coffres, on n'a jamais été bégueules. Glace sort donc son premier album, avec une pochette qui fait aussi miroir, forcément, vous pourrez ainsi y admirer votre tronche défaite le matin, après une soirée à vous enquiller le truc en boucle avec vos potes, chips et bière. Certes, vous ne saurez pas à quoi vous devez votre gueule de bois, mais vous constaterez au moins l'efficacité de ce cocktail pour le moins détonant, et pourrez ainsi le conseiller à vos amis, votre famille, vos collègues de boulot. Glace n'aura ainsi pas fait tout ça pour rien. Pour l'instant, ce n'est que pour une poignée de fins connaisseurs de la chose rock'n'roll, mais rien n'interdit de voir plus grand, et de viser le monde, la galaxie, l'univers... Bon, OK, je m'enflamme peut-être un tantinet trop vite, mais vous savez ce que c'est, quand on aime son prochain, on ne lui souhaite que le meilleur.

AMERICAN SOUL 1961 (2CD, One Day Music - www.onedaymusic.co.uk)

Aujourd'hui, le r'n'b est devenu une telle daube qu'on aurait tendance, si l'on n'y prenait garde, à oublier que, jusqu'à l'avènement du disco (tout aussi daubique d'ailleurs), la soul fut une musique éminemment jouissive, bien loin de l'insignifiance de ses héritières. En 40 titres, ce florilège est là pour le rappeler. On y retrouve quelques grands noms du genre, et quelques standards incontournables. Petit listing non exhaustif. En 2 titres, les Marvelettes, de l'écurie Tamla Motown, nous font une fixette sur les postiers ("Please Mr postman" et "Twistin' postman"), une profession qui a fourni un gros contingent de rockers au fil du temps, l'hommage est donc bien vu. Ernie K-Doe nous vante les mérites de sa belle-mère (l'impeccable "Mother-in-law"). Ray Charles se délecte à jouer au ping-pong vocal avec Margie Hendricks, la soliste des Raelets, sur l'incontournable "Hit the road, Jack". Lee Dorsey et son "Ya ya" sont toujours aussi affriolants. Les Mar-Keys, groupe multi-racial de Memphis, plutôt rare à l'époque, décrochent la timbale avec l'universel "Last night". Ben E. King se fait charmeur et langoureux avec un "Stand by me" lancinant, tandis que son premier groupe, les Drifters, créent un incunable, "Sweets for my sweet", dont se délecteront nombre de groupe anglais, à commencer par les Searchers. Eddie Holland, avant d'écrire tous les plus grands standards des Supremes avec son frère Brian et Lamont Dozier, avait lui-même goûté au succès avec "Jamie". Les Ikettes, les choristes de la Ike and Tina Turner Revue, ont connu leur petite carrière personnelle, le torride "I'm blue (The gong-gong song)" en constitue le point d'orgue. Citons encore, en vrac, Bobby Lewis ("Tossin' and turnin'"), les Shirelles ("Mama said"), Bobby "Blue" Bland ("Turn on your love light"), Dee Clark ("Raindrops"), ou Clarence "Frogman" Henry, très inspiré par Fats Domino ("(I don't know why) But I do"). Une petite balade de Chicago à la Nouvelle-Orléans, le long du Mississippi, à déguster sans modération cet été sur les plages, pour vous souvenir du bon temps des 30 Glorieuses.